# REVUE DOMINICAINE

Directeur :
R. P. ANTONIN LAMARCHE, O. P.
Maison Montmorency, Courville (Québec-5), P. Q.

Vol. LXII | Tome I | Mars 1956


## *Stances sur la «Sainte Face»*

*de Monsieur Lorenzo Ferri*
*Exécuté d'après le Sacré Suaire de Turin*

*O glaive du regard célé par ces paupières,*
*Te feras-tu si doux, le soir du dernier jour,*
*Que nos cœurs endurcis fondront comme des pierres*
*Sous la lave sans frein du déifique Amour ?*

*Abîme des grands yeux au voile énigmatique,*
*On a compté les os, les blessures du Corps :*
*Qui vous dénombrera, splendeurs du Viatique,*
*Car ce gage de Vie éclipse toutes morts ?*

*Une haie épineuse a ceint de diadème*
*Celui dont les pieds ont le ciel pour escabeau ;*
*Une arme de soudard, fouillant mieux qu'un blasphème,*
*A vulnéré le flanc dont pend un noir lambeau.*

*La Vigne est émondée où la serge du Père*
*Fut taillée jusqu'au sang la promesse du Vin.*
*Labourés sous le soc des verges de sicaire,*
*Voici les vrais sillons qui germeront le Pain.*

*Prométhée au vautour a rouvert ses entrailles.*
*Le Pélican, frappé, restaure ses petits.*
*Le Pasteur des pasteurs précède ses ouailles.*
*Mais ces yeux ne se livreront qu'en paradis.*

*O gloire des beaux cils que l'univers adore,*
*Quand vous lèverez-vous sur les dards de pur feu*
*Que couve, on le pressent au feu qui nous dévore,*
*Dans l'orbite de chair la prunelle d'un Dieu ?*

*Sera-ce pour maudire ou pour faire clémence ?*
*Le double sort, hélas ! est, au Livre, attesté.*
*Quel masque de martyr, qu'un suaire condensé,*
*Eut tant de paix, unie à tant de majesté ?*

*Pour nous, notre œil charnel, épousant le Mystère,*
*Scrute ineffablement ces conopés tendus.*
*Qu'à contempler sans fin le seul Drame sur terre*
*Nos cœurs transverbérés ne s'en consolent plus !*

Jeannine BÉLANGER

# Le prêtre est-il un personnage littéraire tout à fait comme les autres

Il y a quelques années, un succès de librairie a mis à la mode ce personnage tout particulier qu'est, dans notre société, le prêtre catholique. Dans le roman, sur la scène, à l'écran, la soutane a occupé la vedette et on en a revêtu un peu au hasard les êtres les plus divers : le prêtre généreux, hardi, mais respectueux de la hiérarchie jusqu'au sacrifice de ce qu'il pense sa mission ; l'indiscipliné qui met, réelle ou prétendue, sa vocation personnelle au-dessus de l'autorité officielle ; l'apôtre au grand cœur, un peu illuminé et que son insuffisante sagesse voue à l'échec quand elle ne l'expose pas à la tentation ; le révolté, celui qui se fait gloire d'avoir jeté sa soutane aux orties, qui cultive son sacrilège avec une amère complaisance et que son impénitence forcenée finit par pousser aux gestes meurtriers.

D'individus si différents, la vérité psychologique paraît parfois bien discutable, et c'est précisément l'inégalité de leur valeur humaine, comme l'inégalité de leur fortune publique qui pose ce problème : « Le prêtre est-il tout à fait un personnage littéraire comme les autres ? » A l'étudier, je n'apporterai, soyez sûrs, Messieurs, ni préjugés confessionnels, ni préoccupations apologétiques. Il intéresse le critique littéraire, le psychologue, le moraliste. C'est sur le terrain de la littérature psychologique que j'entends le poser et me tenir exclusivement.

Aussi bien n'est-ce pas le portrait du prêtre idéal que nous attendons de personne ; mais à chacun, nous ne demanderons que les preuves de sa compétence et de son impartialité ; ce qui importe surtout, c'est que l'écrivain soit bien pénétré de ce fait que le prêtre prétend s'élever au-dessus de l'homme sans cesser d'être un homme et que, second paradoxe, pour mieux servir les hommes et Dieu leur Maître à tous, il prétend enrichir ses semblables de tout ce qu'il leur a sacrifié et aussi de tout ce que Dieu lui a donné, à lui, en échange de ce sacrifice. Bref, le prêtre n'entre pas dans une carrière, il accepte une mission,

1. Communication présentée à l'Académie des Sciences Morales et Politiques, à Paris, le 7 novembre 1955.

et d'ordre surnaturel, même lorsqu'elle comporte des devoirs d'ordre purement humain, comme le soulagement de la souffrance physique ou la suppression de l'injustice sociale. Le même homme qui, seul au monde, va formuler cette prière : *Da mihi animas, Domine :* Seigneur, donnez-moi des âmes, a aussi pour devoir d'assurer aux corps ce pain quotidien dont ils manquent trop souvent. Or cette diversité d'obligations entraîne pour le prêtre une série presque indéfinie de contrariétés, de conflits qui le déchirent. Chercher à le peindre dans cette lutte où entrent en jeu des intérêts pour lui supérieurs à tous les intérêts terrestres, quelle magnifique entreprise ! Mais qui se heurte à quels obstacles et combien nombreux ! Est-il possible de les surmonter, et sinon, pourquoi ? C'est toute la question.

Je l'ai crue d'abord facile à circonscrire ; bientôt je l'ai vue susceptible d'amples développements. Limité par le temps, j'ai du m'imposer de nombreuses éliminations. Je m'en excuse d'autant plus qu'elles toucheront parfois des personnages illustres, toujours à des hommes dignes de notre respectueuse attention : Joselyn, le Curé Bonnet de Balzac, Mgr Bienvenu, l'abbé Gesvresin et les Bénédictins de Huysmans, les quelques prêtres qui apparaissent chez P. Bourget et ceux, plus nombreux, que nous présente M. Henry Bordeaux.

Plus près de nous encore, parmi « les Humbles » de J. Romains, cet émouvant abbé Jeanne qui s'oppose, si heureusement, au « superbe » Mionnet ; enfin, de Montherlant, *(La Ville dont le Prince était un enfant)* cet admirable abbé Pradeau de la Halle, en qui certains ont cru pouvoir reconnaître le futur Cardinal Petit de Julleville.

Constatons d'ailleurs que, sauf peut-être Joselyn que nous voyons prier aux pieds du Crucifix, presqu'aucun d'eux ne satisfait pleinement notre curiosité, car, si nous les voyons dans l'exercice de leur ministère, nous échappe presque toujours cette vie intérieure qui, seule, peut assurer la dignité de leur vie et la fécondité de leur apostolat. On nous les montre en action, mais non pas aux prises avec les obligations contradictoires qui font de leur vie un drame sans cesse renouvelé.

En effet, le prêtre reste un homme vivant parmi d'autres hommes, associé aux actes les plus importants de leur vie (naissance, mariage, mort) ; son ministère même lui impose un comportement public qui relève de l'observateur, peintre de caractères ou peintre de mœurs. Sa manière d'officier, de réciter les prières publiques, d'accomplir des gestes rituels (et ceux-ci sont parfois beaucoup plus que des gestes symboliques, ils sont des actes efficaces, créateurs de surnaturel, nous le verrons) ; sa façon de parler pour les auditoires les plus différents et les plus composites ; tout cela révèle déjà comment il comprend et exerce sa mission, à la fois surnaturelle et humaine. Est-il le serviteur routinier d'un cérémonial vieillot, presque vide de substance ? L'exécuteur consciencieux d'une fonction utile à l'ordre social, mais sans plus ? ou, au contraire, l'apôtre qui, ayant répondu à l'appel d'En-Haut, représente et remplace Dieu auprès des âmes qu'il veut sauver ; bref vit-il dans le monde comme s'il n'en était pas, en élu qui distribue aux autres le surnaturel dont il vit lui-même, et qui, avec un total renoncement personnel, ne cherche que le salut de tous dans l'établissement du Royaume de Dieu et de Sa Justice ?

A Yonville et à Valneige, nous voyons également un prêtre devant un cercueil de femme, mais l'un s'appelle Bournisien, l'autre Joselyn. A leur seule façon de manier le goupillon ou l'encensoir, on doit pouvoir deviner leur état d'âme à l'un et à l'autre.

Le prêtre peut, d'ailleurs, entretenir avec ses semblables d'autres rapports spirituels. Il sort, se promène, fait des visites ; il dîne en ville, parfois même avec des personnages officiels. Ici ou là, il cause, il bavarde, il se détend. Autant de circonstances où il peut, où il doit rester homme mais sans cesser d'être prêtre ; autant de circonstances où il relève de l'observation publique : observation d'autant plus aiguisée que son attitude peut révéler quelque chose de sa dualité interne, le prêtre devant toujours et partout maintenir l'homme à une certaine hauteur, tandis que, consciemment ou non, l'homme tend sans cesse à rabaisser le prêtre.

En lui, survivent les instincts de l'humanité commune ; les observer, les déceler, c'est évidemment le droit de l'écrivain qualifié. Aidé de la grâce, un vrai prêtre peut atténuer leur violence. Il ne les étouffe jamais. Chez les sujets les moins généreux ou les plus faibles, peuvent s'opérer des transferts de convoitises ; notamment chez ceux qui demeurent fidèles aux vœux de leur sous-diaconat. Ce sera, suivant les individus, l'amour du confort et de la bonne table, l'autoritarisme, l'ambition, elle-même modeste ou fastueuse, suivant les appétits, allant du camail de chanoine au pallium d'archevêque, quand ce n'est pas jusqu'au chapeau cardinalice. C'est surtout sur ces déviations qu'a porté l'observation, parfois plus cruelle qu'exacte, d'un Balzac, d'un F. Fabre, d'un A. France.

Dans le *Curé de Tours*, par exemple, l'abbé Birotteau est bien un prêtre correct ; peut-être un prêtre pieux. Est-il un apôtre ? Il ne semble guère. Et certainement pas un ascète. C'est un célibataire égoïste qui, aux joies de la famille, substituerait volontiers le confort de la table et du logis, assuré par les soins d'une gouvernante dévouée. Quant à son ennemi Troubert, il transpose dans le domaine clérical les ambitions d'un fonctionnaire médiocre et sans scrupule. Un camail de chanoine lui suffira. Et si, pour le ravir à Birotteau en même temps que son appartement, il lui faut se montrer sans la moindre pitié, ses confrères ne s'en étonneront pas qui, à l'axiome de Hobbes : *Homo homini lupus*, ont ajouté : *Clericus clerico lupissimus*. Mais ces mœurs sont peut-être ecclésiastiques, elles n'ont rien de sacerdotal. Aussi bien, en rangeant son roman dans la série des *célibataires*, Balzac prétend-il étudier, chez ces deux abbés, un cas particulier d'une condition purement humaine.

Ils n'ont pas beaucoup plus d'esprit surnaturel, ces prêtres de tout un diocèse que mobilise contre leur évêque, le terrible abbé Tigrane, de F. Fabre. Humilié dès son enfance par sa laideur et sa pauvreté, ce fils de paysans, intelligent, opiniâtre, se promet très tôt d'accomplir une ascension vengeresse. Il y réussira, succédera à son évêque dont la révolte aura provoqué la mort. Il le poursuivra de sa haine jusque dans le cercueil ; et les obsèques de Mgr de Roquebrun provoqueront aux portes de la cathédrale une bataille nocturne presque shakespearienne.

Rien de romantique, on le pense, chez cet abbé Lantaigne et cet abbé Guitrel, héros de l'*Orme du Mail* et de l'*Anneau d'Améthyste*. Ils se contentent de petites manœuvres, tout à tour mondaines et administratives, l'un dénonçant son confrère à l'Evêché, l'autre s'acoquinant plus volontiers avec un préfet israélite et Madame en passe de conversion, voire avec un ministre républicain mais un peu lasse d'un anticléricalisme vulgaire. Que les régimes concordataires aient pu favoriser parfois de pareilles ambitions et de pareils procédés, il faut bien le croire. Mais nos deux abbés figurent ici à côté d'un général qui répond au nom gracieux de Cartier de Chalmot. Ce calembour dénonce l'intention caricaturale du conteur et nous rend un peu sceptiques sur la vérité de ses autres personnages. Au vrai, A. France nous a peint non pas des prêtres ambitieux, mais deux ambitieux ensoutanés ; ce qui n'est pas tout à fait la même chose.

Beaucoup plus inquiétant, ce Mionnet qui, dans les *Hommes de bonne volonté*, parcourt si aisément une si brillante carrière. Imaginez un Retz non moins ambitieux mais que les circonstances historiques obligent à plus de retenue. A cet agrégé d'Histoire, ancien normalien, l'Université ouvrait toutes grandes ses portes ; mais finir archevêque, c'est tout de même aussi « amusant » que finir Recteur d'une Université provinciale ; et Cardinal, « c'est franchement mieux. Je ne vois pas dit-il, de façon plus avantageuse d'habiller la dégradation sénile ».

Comment cet incroyant entre-t-il au Séminaire ? Comment peut-il s'y maintenir, subissant une discipline intellectuelle et morale qui doit lui paraître une servitude ? Trompant la clairvoyance des conducteurs d'âmes que sont ses maîtres et, singulièrement, son directeur à lui. On ne nous donne aucune explication de ce double phénomène, sinon que, pour accéder aux Ordres Sacrés, « il a fallu » à Mionnet comme aux autres « toutes les herbes de la S. Jean ». Plus tard, il devra respecter le serment de son sous-diaconat. Au vrai, l'Eglise est la plus maternelle des sociétés humaines, et ne demande qu'un peu de discrétion dans la désobéissance. Il devra imposer son autorité au nom d'une foi qu'il

ne partage pas. Ignorez-vous que « mener les hommes en les trompant », c'est de l'ordre des vérités physiques ?

Il sera un homme d'Eglise, comme on l'était à Rome même, au XVIe siècle, avec moins de faste, mais avec le même cynisme foncier, avec la même joie d'être un « Seigneur » dans la plus aristocratique des Sociétés humaines. Quant à être prêtre, c'est-à-dire un « autre Christ », il n'y songe même pas. La preuve, c'est que ne prononçant presque jamais le nom de Dieu, il ne prononce jamais celui de Jésus-Christ. Dans cette vie mensongère, il cherche « une défense contre son propre abêtissement... L'excitation que produit une situation perpétuellement fausse ».

Bref, un personnage, je ne dirai pas impossible, mais si exceptionnel qu'il en devient singulier, au sens propre du mot, et ne saurait prétendre représenter un autre que lui-même.

A cet arbitraire psychologique, s'ajoute, dans le même ouvrage, une grave erreur dogmatique sur l'« Immaculée Conception » de Marie, confondue avec la conception du Christ dans son sein virginal. L'erreur est fréquente ; on regrette de la trouver chez un écrivain de valeur.

On s'étonne moins d'en trouver d'autres sous de moindres plumes. Ainsi dans le *Chien du Seigneur*, un dominicain (*Domini canis*, vous voyez le calembour) se fait ouvrier, dans les conditions les plus extravagantes que puisse inventer un « régulier » ; il paie son indiscipline d'une défaillance sensuelle. Il expie, non pas en reprenant le chemin du bercail, mais en se faisant volontairement écraser la main dans une machine. Ici, encore, l'anormal tourne à l'invraisemblable.

Sur le film « Le Défroqué », il y aurait bien à redire aussi. On se rappelle la scène pénible où dans une boîte de nuit, le prêtre révolté prononce sur du vin versé dans un seau à champagne, les paroles mêmes du Christ au soir du Jeudi-Saint. Si, comme il semble, le vin est du champagne, y a-t-il vraiment consécration ? Presque sûrement non. Surtout les paroles divines, le Défroqué les prononce-t-il avec l'intention formelle de renouveler le miracle de la Cène, ou ne sont-elles

sur ses lèvres que dérisoires et mystificatrices ? Le cinéaste ne semble pas s'être posé ces questions ; alors que, suivant la réponse qu'on leur apporte, la situation change du tout au tout. C'est vraiment trop de discrétion [1].

Et ce Léon Morin qu'on nous montre pénétrant, sur invitation d'ailleurs, dans la chambre de sa pénitente ! L'intention de l'auteur n'était-elle pas surtout de le mettre dans une situation aussi ridicule que pénible ?

Mais on a fait beaucoup mieux depuis. Imaginez une « super-vamp » qui, non contente de ruiner physiquement et moralement un homme, asservit des « prisonnières » ; acceptez qu'elle soit la demi-sœur adultérine de l'abbé Jacques, qui veut lui arracher son amant Michel ; réunissez-les tous les trois dans une chambre sordide d'hôtel meublé ; dans le sac de la demoiselle, mettez, près de la boîte à poudre, un mignon revolver. Sur quoi vous devinez que l'abbé Jacques devient une cible facile et que, seul, un mensonge héroïque de sa part, arrachera la coupable à la justice.

Sur cette vie mieux vaut sans doute interroger ceux qui l'ont assumée. Sans nous introduire dans le secret de leur âme profonde, ils nous permettront d'apercevoir ce qui en fait la magnifique et redoutable grandeur.

* * *

Vers 1950, une revue demandait à de tout récents ordonnés quelles raisons les avaient poussés vers le Sacerdoce. Leur accord profond se manifeste jusque dans leur vocabulaire. Les mêmes mots naissent sur leurs lèvres parce que les mêmes sentiments jaillissent de leurs cœurs. Tous se sentent appelés à servir : à servir Dieu et les hommes. Dieu, leur Père encore plus que leur Maître ; les hommes, leurs frères en Jésus-Christ. Que ce service exige une abnégation totale, ils ne l'ignorent pas, ni que, par eux-mêmes, ils sont incapables de ce qu'il faut bien appeler la sainteté.

1. Sûrement non, affirma Mgr Chevrot, à l'Académie, puisqu'il n'y a pas eu Consécration sous *les deux espèces*.

Ils s'en effraient même, sachant quels obstacles leur opposeront les circonstances et les hommes, leurs adversaires et leurs amis, leurs confrères, voire leurs supérieurs. Prêts à souffrir pour l'Eglise, ils auront peut-être à souffrir par l'Eglise. A certaines heures même, ils pourront se croire abandonnés de ce Dieu pour lequel ils auront tout quitté. La prière, la Messe ne suffiront peut-être plus à les soutenir. Car, à la fatigue d'un ministère ingrat, épuisant *(Le prêtre est un homme mangé,* a dit le Curé d'Ars), parce qu'il sera de tous les instants, d'une fastidieuse monotonie, parfois d'une apparente et désespérante vanité, s'ajoutera presque le sentiment d'une indignité proportionnelle aux pouvoirs dont ils sont revêtus et dont la sublimité les écrase. Des exemples précis nous prouveront tout à l'heure que ces termes n'ont rien d'excessif.

D'ailleurs un de ceux à qui l'on demandait témoignage répondait : « Dieu est insatiable ». Il accepte cependant d'être sa victime et avec lui ses confrères. L'un d'eux reprend à son compte la parole de Mgr Affre, récemment promu au siège de Paris : « Je ne m'en tirerai que par la sainteté ». Or il savait où cette résolution avait conduit l'Archevêque. En la faisant sienne à son tour, il s'engageait définitivement au besoin jusqu'à la mort.

Un autre Archevêque de Paris la reprendra pour lui-même, pour ses prêtres et même pour ses diocésains.

Du haut des montagnes qui dominaient son premier diocèse, un Mionnet rêvait volontiers sur ses ambitions humaines. Au contraire, quand le Cardinal Suhard embrassait du regard « la Cité géante que Dieu lui avait confiée... pour la sauver », il disait : « Sauver Paris, cela veut dire deux choses : sauver les âmes et sauver la cité ». Et devant cette double tâche, l'angoisse l'étreignait. Mais il se ressaisissait bientôt. S'adressant aux membres de son clergé et, par delà, aux fidèles, il leur donnait comme à lui-même cette consigne : « Notre première force sera la sainteté. Sans elle, pas de rédemption profonde. Tant que nous ne serons pas des saints, nous ne sauverons personne ».

Tout récemment encore, et sans élever la voix, face avec lui seul, un autre Evêque s'entraînait à la souffrance silencieuse, en union fra-

ternelle avec ceux qui souffrent plus encore : « Ce Dimanche de la Passion coïncide avec un réveil très douloureux de mon ulcère d'estomac. Savoir me taire, tenir sans rien retrancher. Songer à ceux qui continuent tous les jours de travailler : ouvriers d'usine, femmes de ménage, petits retraités, mères de famille... et qui ne sont pas entourés, soignés comme je le suis. Accepter dans le silence et la dignité des pauvres ».

Héroïsme d'apparence modeste, insoupçonné de ceux-là mêmes qui, par respect pour le clergé, croient que la perfection lui est facile. « Mes diocésains et les chrétiens en général, volatilisent l'aspect humain du prêtre et plus encore de l'Evêque, pour ne plus voir en lui qu'une sorte d'esprit pur, d'envoyé désincarné, sans problèmes, sans fatigues, sans défauts, sans souffrances et sans joies. Angélisme qui *nous isole* et appesantit notre Croix ».

Plainte d'autant plus émouvante qu'elle est plus discrète. Combien justifiée aussi, nous allons le voir en interrogeant quelques fidèles, c'est-à-dire ceux qui usent du prêtre en connaissance de cause et pas toujours avec discrétion.

En effet, quelques années plus tôt, un haut dignitaire du Diocèse de Paris avait, à des écrivains catholiques notoires, posé deux questions : « Qu'est pour vous le prêtre ? » puis « Qu'attendez-vous du prêtre ? ». Jean-Jacques Bernard, fils de Tristan, insiste sur la « puissance toute spirituelle » du prêtre. « Personne ne le conteste, dit-il ; représentant humain de Dieu, parole et souffle de l'Eglise de Dieu, lien vivant entre la partie humaine et la partie divine de l'Eglise, donc lien entre nous et Dieu, voilà ce qu'est le prêtre pour ceux qui font appel à son appui, à sa protection, à son intercession ».

Evoquant ses souvenirs de blessé (1916), Robert d'Harcourt écrit : « Le prêtre est, en première ligne, l'homme investi des pouvoirs, l'homme du ministère, le dispensateur des Sacrements ». Et encore ; « qu'est le prêtre pour vous ? La plus simple réponse ne serait-elle pas : l'être dont la mission personnelle est d'intervenir dans la destinée de l'homme à toutes les heures décisives de sa brève trajectoire sur terre ». « Et à la

seconde question : qu'attendez-vous de lui ? je réponds : une aide, un secours, ou plus simplement, une présence particulièrement sensible aux instants de la vie où se fait particulièrement sensible l'absence des hommes... »

Aux mêmes questions, si Claudel répond par deux formules sommaires et péremptoires : 1) Le prêtre est, pour moi, le représentant de Jésus-Christ sur la terre. 2) J'attends de lui la vie par les Sacrements. François Mauriac, au contraire, s'explique longuement, avec une franchise pathétique sur son cas personnel. Pour lui, le prêtre est essentiellement le dispensateur de deux sacrements : Pénitence et Eucharistie. « D'abord et avant tout, dit-il, il est celui qui lie et qui délie, celui qui, au moment où il lève la main pour nous absoudre, ne se distingue plus du Fils de l'Homme à qui a été donné sur la terre le pouvoir de remettre les péchés... Ce qu'est le prêtre pour moi ? La rencontre de la présence du Créateur et de l'infirmité de la Créature dans un même acte... » Puis : « Le prêtre, homme qui remet les péchés, consacre pour moi l'Hostie. Vous me direz qu'il est cela pour tous. Mais, pour vous en particulier, qu'est-il donc ? Rien d'autre que ce que je vous dis : celui qui, après avoir pardonné, met l'Hostie dans ma bouche... si bien que je ne puis séparer, ni dans mon esprit ni dans mon cœur, un prêtre même médiocre, de cet acte, de cela qu'il accomplit chaque matin, de cette offrande de Dieu à Dieu, et de Dieu à l'homme qui communie, et qui a été bien souvent moi-même... Je ne lui demande que de me donner Dieu, non de me parler de Dieu. Pour moi, la prédication efficace du prêtre a toujours été sa propre vie. Un bon prêtre n'a rien à me dire : je le regarde et cela me suffit ».

Hommage magnifique mais terriblement exigeant ; Mauriac ne le dissimule pas, qui ajoute aussitôt : « D'un mot, ce qu'est pour moi le prêtre ? Il est le Christ ».

Quel prêtre oserait se vanter de répondre pleinement à pareille définition ?

## Le prêtre est-il un personnage tout à fait comme les autres ?

Tout récemment encore, l'un de vous, Messieurs, ne se contentait pas d'écrire : « Un religieux n'est pas un professionnel de la religion ». Il ajoutait : « On ne le dira jamais trop fortement : « Si le Sacerdoce n'est pas d'une certaine manière une crucifixion, il dégénère en une affreuse caricature. Je dirai volontiers qu'il se met au service de l'Anté-Christ » (G. Marcel).

Voilà-t-il pas de quoi faire trembler ? Pareillement ces paroles elliptiques d'une simple étudiante : « Pour nous le prêtre est un vivant-de-Dieu... Il faut que cela se voie : autrement ce serait une blague. Vous prêtres, vous ne vous rendez pas compte que c'est là-dessus que nous vous jugeons : sur le témoignage, presque extérieur, que vous nous donnez de Dieu. Il faut que la foi du prêtre passe au dehors ; le prêtre doit démontrer Dieu... On ne lui pardonne pas de ne pas être à quelque degré le témoin de Dieu ».

Intransigeance de qui ignore les conditions cruelles où se déroule souvent une vie sacerdotale. Mieux informé, J. J. Bernard sait que, si le prêtre a pour lui la puissance surnaturelle, il a contre lui l'humaine solitude et, pour cet isolé, il demande notre pitié et nos prières.

Pareillement, F. Mauriac qui écrit : « C'est dans le milieu de l'âge surtout, après trop d'expériences douloureuses que le prêtre souffre le plus dans sa chair et dans son cœur, d'avoir renoncé à l'humble bonheur humain, des enfants surtout, toujours les enfants des autres, jamais les siens ». Sur quoi, il cite ces lignes tragiques d'un prêtre tué en 1940 : « Les fonctions sacerdotales sont si nombreuses » (surtout les convois funèbres), « si ingrates que je puis à peine prier, à peine tenir, extérieurement du moins, l'attitude un peu compatissante dont tous ces pauvres gens auraient tant besoin » (abbé Pasteau).

Voilà qui remplirait de confusion ceux que choque parfois l'apparente indifférence d'un célébrant, et qui ne peuvent soupçonner l'anxiété d'un homme écrasé sous le poids matériel de son ministère spirituel.

Et parmi ceux qui croient pouvoir aborder le personnage secret qu'est le prêtre, combien ont jamais reçu des confidences comme celle-ci :

« Je veux croire que là, comme plusieurs fois déjà, j'ai pris sur moi, sans trop le savoir, le plus dur de l'épreuve de quelqu'un qui m'est cher ; je veux croire que rien de tout cela n'est inutile. Je vis sans plus aucun espoir, car l'espérance n'est pas l'espoir ».

« L'espérance n'est pas l'espoir » résume en quelques mots un des drames, le plus douloureux peut-être, qui troublent la vie du prêtre digne de ce nom. Le désespoir humain ne tue pas nécessairement, et au contraire, la vertu théologale d'espérance ; mais chez celui qui, malgré tout, reste un homme, l'espérance surnaturelle ne sauve pas nécessairement les espoirs humains. Le désaccord de ces deux sentiments risque de désiquilibrer une âme, sinon de ruiner les fondements de sa vie spirituelle. Ici, encore, l'espérance personnelle, ou du moins le témoignage reçu d'une expérience étrangère, semble bien nécessaire à qui voudra peindre pareil conflit. Bernanos s'y est essayé non sans témérité peut-être. Inquiets, douloureux, étranges parfois, ses prêtres les a-t-il d'abord rencontrés, observés, quitte à leur imposer ensuite une stylisation à lui personnelle ? Ou ayant une métaphysique, une théologie propres, ne les a-t-il pas adaptés à ses conceptions de visionnaire presque apocalyptique ? On peut se poser la question.

En tout cas, ce désespoir intermittant, le correspondant de M. Mauriac n'est pas seul à l'avoir connu. En a souffert également, un religieux éminent dont l'influence s'exerçait bien loin de nos frontières et sur des laïques difficiles à satisfaire autant que sur des prêtres reconnaissants. « Je suis accablé, écrivait le Père L. de Grandmaison, angoissé comme à l'agonie, à cause que je vois la pureté de ma vocation et que je me sens incapable et que je me vois si loin de compte. Vivre dans le monde sans en être ; réussir et ne pas se complaire en soi ; aimer et être aimé sans attache naturelle humaine ; être savant, écrivain, maître, père et ami des âmes, guide des esprits et leur lumière, et ne pas s'attribuer tout cela ou, du moins, une part ; ne pas faire de rapine dans le sacrifice ? Seigneur, je n'ai d'espoir qu'en Vous pour faire ce miracle... »

Et encore : « J'accepte cette vie de sacrifice, bien qu'elle me paraisse impossible, absolument au-dessus de mes forces, et presque contre la nature ; je l'accepte par une vue de foi nette et pure, comptant que, si Vous l'exigez, Vous donnerez des forces proportionnées à vos exigences, et non des consolations, mais le courage de tenir jusqu'au bout ».

Résigné à n'être qu'un « composé de mes misères et de vos miséricordes », dit-il au Maître, et il conclut : « Le goût de Dieu est bien différent de celui des créatures ; et un goût substantiel de Dieu et des choses de Son service, est, pour un prêtre, la grâce fondamentale, l'armature intérieure sans laquelle rien ne vaudra beaucoup ».

Personnage plus modeste, mais de grande valeur encore, puisqu'il mérite l'amitié de Bergson et l'honneur de réciter les prières suprêmes sur le cercueil du grand philosophe, l'abbé Pierre Lelièvre, aumônier du lycée de Neuilly, nous livre, à son tour, le trouble secret de sa souffrance et de sa victoire sur elle :

« *Seigneur, . . . je vous ai aimé plus que tout* ».

« Vous seul savez la force des autres séductions et tout ce que j'ai quitté pour Vous suivre. Je n'avais rien quand vous m'appeliez... Mais vous me défendiez d'espérer même en quelque chose. Je n'aurais ni épouse, ni enfants, ni argent, ni ambition, ni gloire... »

« Or Vous seul savez si j'aurais aimé cependant la figure de ce monde... J'ai tellement désiré ce qui n'est pas Vous que je vous ai vraiment sacrifié plus que d'autres. Que de honte à l'écrire ! Mais c'est ma fierté aussi. Si je ne Vous avais pas donné mes luttes et mes larmes, mes reprises et mes repentirs, comment sauriez-vous que je Vous aimais, que je n'ai jamais cessé de Vous aimer, que je Vous aime... Je suis en paix, Seigneur ; plus je vous connais, plus je Vous cherche ; plus je Vous cherche, plus je Vous aime... »

Je passe à un autre dont je vous dirai tout à l'heure qui il était. « Ne faire qu'un avec Dieu, accomplir son œuvre et disparaître au jour fixé par Lui dans l'état où Son amour veut que nous nous trouvions. En Dieu, j'aime tous ceux qui m'entourent ; ils ne sauront jamais combien

je les aime ; donner ma vie pour le bien de leur âme, me paraît doux et facile ».

Celui qui écrivait ces lignes était un administrateur-né. Bien qu'après le Grand Séminaire, il eût été à Rome poursuivre des études supérieures théologiques, on l'attacha très tôt à la Chancellerie, c'est-à-dire au service financier de son diocèse, un des plus considérables de France. Il devait, et dans des circonstances parfois difficiles, pour ne pas dire plus, diriger ce service jusqu'à sa mort. Entre temps, la guerre avait fait de lui le gestionnaire de l'Hôpital de Rueil, puis de l'Hôpital Japonais aux Champs-Elysées. Bien avant 1914, il avait fondé une revue pour séminaristes et prêtres-soldats ; puis pour les jeunes filles catholiques désireuses d'entrer à l'Université, créé, à ses frais, plusieurs maisons de famille. Mais leur assurer le vivre et le couvert ne lui suffisait pas ; des conférenciers, des professeurs éminents les initiaient aux plus nobles préoccupations de la pensée contemporaine. Deux d'entre eux, au moins, furent des vôtres, Messieurs ; ils s'appelaient Louis Lavelle et René Le Senne. Lui-même, après s'être nourri de Maurice Blondel, il s'était plongé dans la plus haute mystique. Sur son bureau de l'Archevêché, la Cote de la Bourse ; sur le prie-dieu de son oratoire, S. Jean de la Croix. Balzac lui-même, aurait-il trouvé pareille antithèse ?

Tout différent, ce prêtre de santé délicate qui mourut à trente-six ans, n'ayant été que petit curé de campagne, puis missionnaire dans un des diocèses les plus déchristianisés de France. Mais par la souffrance, la prière, le sacrifice sous toutes ses formes, il avait exercé une influence dont on ne connaîtra jamais exactement la profondeur et l'étendue. Son secret ? Sa volonté de n'être que prêtre, mais un prêtre digne du Prêtre par excellence. « O Jésus, soyez-moi Jésus... disait-il à ses derniers moments et il ajoutait : « O le sacerdoce, le sacerdoce ». Et il mourut. Quel romancier de génie eût trouvé cette formule si simple, si riche aussi : « O Jésus, soyez-moi Jésus ». La plénitude de l'amour divin dans un cœur simple et pur.

A ces prêtres d'élite, qu'on n'oppose pas cette foule anonyme qu'on appelle le clergé. D'abord parce que, — et c'est toujours le même pro-

blème, de ces prêtres, nous ne connaissons presque rien de leur vie intérieure ; parce que, même lorsqu'il n'est pas un *egregius*, le prêtre est toujours *segregatus*, c'est-à-dire un homme à part ; enfin parce que, même les médiocres, j'allais dire même les mauvais, n'oublient jamais qu'ils ont été marqués d'un sceau indélébile. Ils se savent prêtres pour l'éternité ; et le sentiment de leur insuffisance prolonge jusqu'à la mort, le drame intérieur qui fait, malgré tout, la grandeur cachée de leur vie.

Une autre objection ne supprime pas le problème, au contraire. Le prêtre, dit-on, vit d'une illusion ; sa foi est pure chimère. Admettons. Mais cette illusion est un fait, un fait humain qu'il faut bien constater et qu'on peut étudier dans ses caractères et dans ses effets.

Il y a des chimères vaines, ridicules, malfaisantes ; celle du prêtre est grave, lourde de conséquences, pour lui et pour les autres. Noble, généreuse, elle incite à l'effort, à l'héroïsme. Celui qui en vit habite sur les cimes spirituelles ; mais il ne s'y enferme pas dans une ascèse égoïste. Il en sort pour se dévouer, se sacrifier au service des autres. Il soigne, console, réconforte, pacifie ; dans nos ténèbres, il introduit une lumière, donne un sens à l'absurde, et des raisons de vivre à ceux qui en auraient tant de désespérer. Le règne qu'il voudrait instaurer sur terre, c'est, suivant les mots d'une liturgie récente, « le règne de la Justice, de l'Amour et de la Paix ».

Les ouvriers, même abusés, d'une pareille œuvre, ne méritent-ils pas, de l'écrivain, une considération particulière, si la sainteté à laquelle ils aspirent est, comme le génie, un phénomène irréductible à tout autre ? Faute de pouvoir en pénétrer le mystère [1], on ne doit en approcher qu'après une préparation consciencieuse et le minimum de sympathie qui, pour un profane, est la condition première de toute compréhension. A défaut de quoi le roman, le drame, le film les plus brillants ne seront que vaine littérature. Mieux vaut encore le silence, qui peut être une forme de respect. C'est le moins, sans doute, que l'on puisse demander pour ceux qui, suivant le mot de Barrès, « portent l'uniforme des hautes préoccupations ».

G. de Champris

1. Seules peut-être des « intuitions » générales pourraient-elles y projeter quelques lueurs.

# Trois romans canadiens télévisés

*14 Rue de Galais. d'André Giroux*
*Le Survenant, de Germaine Guèvremont*
*La Famille Plouffe, de Roger Lemelin*

La télévision prend de plus en plus de place dans nos vies, pour le meilleur ou pour le pire : il est encore trop tôt pour en juger d'une façon globale, et ça dépend en grande partie de l'usage que chacun en fait. En gros, nous n'avons pas de solides motifs à être trop mécontents de notre TV canadienne : ce qui ne nous empêche pas d'attendre certaines améliorations. Il est intéressant et significatif de noter qu'à l'heure où le roman canadien français s'affirme par sa diversité et par sa qualité, on lui donne une dimension supplémentaire, et des plus importantes pour sa diffusion et son progrès : on en adapte certains à la radio et quelques-uns à la TV.

Aussi serait-il intéressant de s'attarder à réfléchir quelque peu sur nos trois romans canadiens télévisés, œuvres de trois de nos importants romanciers : André Giroux, Germaine Guèvremont, Roger Lemelin.

## *14, rue de Galais*

*Auteur et œuvre* : André Giroux est un romancier qui s'attache plutôt à l'action psychologique, intérieure, à l'évolution personnelle de ses personnages. Les faits extérieurs ont pour lui un lien direct avec toute une gamme de résonances psychologiques, et c'est bien là ce qui l'intéresse davantage. Dans *Au delà des Visages*, c'était la médiocrité, l'éducation négative, les préjugés de toutes sortes, une religion faussée dans son principe et son application : mais ce sont là des thèmes inépuisables, toujours d'actualité. Aussi l'auteur les reprend-il sous une autre forme et avec plus de succès dans *Le Gouffre a toujours Soif*. Et le roman télévisé de Giroux, quoique nécessairement un peu moins intérieur, analytique, psychologique (puisqu'il s'adresse au grand public et qu'il s'exprime par l'image sonore : d'où la nécessité de la situation

extérieure et du dialogue) garde encore le souci de ce qui se passe au-dedans de chacun des personnages : il sait nous livrer, à travers les gestes et les paroles de chacun, sa personnalité profonde, intérieure. On retrouve aussi, un peu plus dissimulés, les thèmes coutumiers de l'auteur.

*Le milieu :* Le milieu de *14, rue de Galais*, assez bien choisi pour exprimer une action dramatique profonde, est cette ambiance un peu floue d'une famille à l'aise, même un peu cossue, où il y a un professionnel bien établi et un homme d'affaires chanceux ; la femme a la tête un peu enflée, des réactions de petite fille gâtée et prétentieuse : ce sont là des choses qui arrivent souvent quand le mari gagne beaucoup d'argent ; les enfants vivent ainsi une évolution assez difficile, parce qu'elle n'a pas de direction établie : ils hésitent entre l'appel de l'engagement total des valeurs concrètes solides et l'invitation de la douce médiocrité que l'argent procure.

Le père de famille est un peu trop schématique dans son personnage de moralisateur discret et compréhensif ; la mère semble avoir le monopole des préjugés ; l'oncle Albert a beaucoup d'humanité, et c'est là une des plus intéressantes figures de notre roman ; les enfants hésitent, s'essaient et se fourvoient : c'est de leur âge... Le cercle familial s'agrandit sur des horizons plus vastes... et plus compromettants. Il y a là matière à développements dramatiques, et l'auteur l'exploite, avec peut-être un peu trop de prudence...

*Interprétation :* L'oncle Albert et Louis se partagent les beaux rôles ; l'*oncle Albert*, sympathique, paternel, sensible, aux pensées un peu gênées qui voudraient se libérer, avec son cigare, signe de l'homme heureux en affaires et malchanceux en amour, qui voudrait toujours rendre service ; *Louis*, l'enfant terrible, le gavroche impulsif, frondeur, au fond bon diable, mais diable tout de même, avec beaucoup de vie ; *Mme Delisle*, type de femme à talons hauts, préoccupée de sauver la face et de l'opinion des autres ; *M. Delisle*, professionnel honnête, père compréhensif ; *Hélène*, parfois plaisante, parfois moins ; *Monique*, qui force

parfois l'accent ; *tante Charlotte*, nouveau centre d'intérêt, capable de compréhension et d'évasion de ses préjugés ; *Tania*, qui amène un épisode qui rappelle un peu trop celui de Lucille Brodeur ; *Paul*, qui manque de caractère, de solidité ; *Suzanne*, qui n'est pas souvent dans la note exacte, malgré son talent de comédienne ; *Peter*, qui amène une bouffée de spontanéité dans cette ambiance un peu figée ; la femme de ménage, commère sans le savoir ; et les autres...

*Réalisation et commanditaire :* D'une façon générale, la réalisation est satisfaisante. Mais *Steinberg's* pose le problème des commanditaires : ils veulent bien payer les frais du programme (qui sont élevés) mais ils veulent de l'annonce pour leur argent ; le côté artistique ou psychologique de l'émission ne les préoccupe pas beaucoup. Drôle d'effet que des tranches de la vie à 14, rue de Galais comprises entre un étalage de viandes et des conserves en vedette : un sandwich un peu indigeste.

*Le Survenant*

*Auteur et œuvre :* Madame Germaine Guèvremont est née à Saint-Jérôme ; elle fit ses études à Lachine, gagna le Prix Duvernay en 1945, le Premier Prix de la Province l'année suivante, puis le Premier Prix Sully-Olivier de Serres (France, 1947). Elle s'est occupée de journalisme et du Secrétariat de la Société des Ecrivains canadiens. Son œuvre se partage entre des articles de revues et des volumes, dont : *En pleine terre, Le Survenant, Marie-Didace*. L'œuvre qui nous intéresse est *Le Survenant*, qui a été transcrit pour la radio, puis adapté à la télévision. Sa deuxième saison est maintenant assez avancée, malgré certains retards, pour que nous puissions en apprécier la transcription télévisée.

*Le milieu :* Le Survenant est une œuvre littéraire attachante, sympathique, chaude d'émotion contenue, bien faite et intéressante. C'est un roman de campagne, par sa situation et ses mœurs, mais l'auteur a su éviter les travers et défauts coutumiers de ce genre. Le Chenal du

Moine n'est ni mieux ni pire que les autres campagnes, et ses habitants tiennent à la fois du type paysan universel, et du Canadien français, sans pourtant manquer d'être des hommes, variés et intéressants, vivant leur vie quotidienne d'une façon toute naturelle que l'arrivée du Survenant ne dérange pas fondamentalement, sauf dans le cas de la douce Angélina. L'auteur se sert avec goût et précision du détail suggestif et imagé, dans ses dialogues enlevés comme dans ses descriptions discrètes et nuancées : elle vise l'essentiel du roman, et l'atteint heureusement, par la simplicité, la vérité des personnages, la possibilité de réflexion pour le lecteur, la poésie diffuse qui est propre au milieu en question.

Et le téléspectateur retrouve ces mêmes qualités dans l'œuvre télévisée : c'est la vie de campagne authentique, profondément humaine, avec sa grandeur et sa misère...

*Interprétation :* La distribution du Survenant, d'une façon générale, est un peu moins heureuse que celle de la *Famille Plouffe*, et un peu plus que celle de *Rue de Galais*. Jean Coutu trouve dans le Survenant un rôle à sa dimension, qu'on dirait même taillé à sa mesure tant le personnage et le comédien font bon ménage. Le Père Didace est aussi bien incarné par Ovila Légaré, qui continue ainsi à la TV sa magnifique carrière radiophonique.

Il faut aussi nécessairement signaler Marjolaine Hébert, qui nous campe une Bedette pleine de pep, débordante de vie, toute d'ingénuité, d'espièglerie, avec beaucoup de couleurs, de brio, de rires. Il y a Amable le placide « Ça vient de s'éteindre », qui fait enrager si bien le Père Didace ; il y a Phonsine ; il y a Angélina ; et tous les autres qui animent cette œuvre.

*Réalisation et commanditaire :* La mise en scène du Survenant est plaisante et bien faite, quoique certaines fois un peu recherchée dans ses effets ; ainsi, la présentation avec le livre qu'on ouvre et la lampe qu'on allume ; la lampe qu'on éteint après la représentation : etc. Il y a évidemment une grande difficulté à réaliser en intérieur l'aspect « grand

air » de la vie au Chenal du Moine ; nous nous permettons de suggérer que les scènes de grand air soient filmées à l'extérieur, par exemple dans la région de Sorel, malgré que nous sachions ce que cette opération représente de complications monétaires et techniques...

Le Survenant semble avoir quelques difficultés avec ses commanditaires : ce sont là des problèmes qui dépassent nettement l'entendement des téléspectateurs, et nous souhaitons que les choses s'arrangeront pour que nous puissions continuer à connaître cette émission.

*La Famille Plouffe*

*Auteur et œuvre :* Lemelin est un romancier vivant, varié, observateur attentif et malicieux, capable de créations en relief très intéressantes ; en même temps il a assez de souffle et de puissance pour animer tout un quartier (Au pied de la Pente douce) ou toute une famille au sein d'un quartier (Les Plouffe). On a reproché à Roger Lemelin de travestir ses personnages, de les interpréter d'une façon quelque peu unilatérale, de les accoquiner avec la caricature et la satire : sans doute que cet esprit très libre, bien aéré, aime styliser ses créations, mais c'est dans le but de les mettre dans une vie plus simple, plus clairement reconnaissable ; et qui peut lui reprocher de dénoncer des situations existantes et très facilement attaquables ? Nous lui accordons volontiers une fidélité assez bonne avec certaines réalités de notre Province...

Toutefois la tendance à la caricature de Lemelin est moins visible dans le roman télévisé que chez les Plouffe du Livre, et cette diminution du quotient révolutionnaire et frondeur convient mieux à une œuvre qui s'adresse au grand public par l'image et le dialogue : il reste encore assez de piquant et de malice pour qu'un spectateur attentif reconnaisse bien Lemelin...

*Le milieu :* La Famille Plouffe ne peut s'identifier avec Les Plouffe du Livre. Lemelin, qui ne semble pas avoir peur du travail, a bien compris que la TV n'est pas du roman imprimé : aussi a-t-il limité son

champ de caméra aux actions qui se rapportaient directement à la famille Plouffe, exploitant d'une façon bien vivante, malicieuse, les péripéties d'une vie de famille canadienne-française. Il donne, nous semble-t-il, plus d'ampleur à ses personnages. Chacune de ses émissions fonctionne sur un rythme interne qui sait prendre et retenir l'attention du téléspectateur.

Le pittoresque et l'inattendu cotoient l'observation profonde et l'attention délicate, l'émotion authentique voisine la caricature sympathique : c'est une vie de famille bien intéressante, un monde d'adultes où chacun a ses problèmes et sa conscience. Lemelin sait créer des situations qui portent dans leur matérialité même une leçon : il ne s'agit pas de morale à l'eau de rose, mais bien d'un témoignage, pétri dans le quotidien, qui tend à fournir au téléspectateur une occasion d'ouverture d'esprit, de libération de préjugés, et tout cela dans une ambiance de détente, de rires, de joies... de peines, de souffrances.

*Interprétation :* La distribution des Plouffe est heureuse, et les comédiens font tous corps pour nous donner quelque chose de bien : Mme Alarie, M. Guèvremont, Denise Pelletier, Roux, Genest, Duceppe, et les autres... La mère Plouffe est une mère-poule bonasse et attentive ; M. Plouffe, un plombier digne de son championnat de cyclisme, avec du relief ; le nouveau couple Cécile-Onésime ne manque pas d'intérêt ; Ovide est un intellectuel pauvre, chez qui se joue un drame en profondeur qui sent parfois l'arrivisme ; Napoléon est un canadien obsédé par le sport et qui se libère par l'amour avec Jeanne, avec beaucoup de sensibilité ; Guillaume vit le drame du bébé de la famille qui veut devenir adulte ; et Stan, et Rita, et Gaby, et l'oncle...

*Réalisation et commanditaire :* La Famille Plouffe, telle qu'elle s'introduit dans nos maisons chaque mercredi soir, nous satisfait dans sa réalisation, qui est assez parfaite pour passer inaperçue : c'est donc que l'équipe nous fournit une production synthétique, bien équilibrée.

On a aussi le souci d'intégrer les scènes publicitaires du milieu dans le restaurant du coin : l'intention est bonne. *Player's* ont le bon goût

de nous offrir des dessins animés intéressants et bien faits. Nous leur savons gré de nous présenter d'une façon aussi agréable une œuvre que nous prenons plaisir à suivre.

*Conclusion*

Si les Plouffe occupent une bonne place dans notre littérature, La Famille Plouffe tient aussi la vedette à la TV canadienne, et nous ne doutons pas de l'influence considérable de ses émissions sur le public canadien-français : il se dégage de l'œuvre télévisée de Roger Lemelin une effluve de liberté et de compréhension qui contribuera certainement à élargir, dans le bon sens, les pensées des téléspectateurs ; ce n'est déjà pas si mal, mais ce qui est encore mieux, c'est que l'auteur sait le faire d'une façon agréable et plaisante : le public vit avec la Famille Plouffe, chaque semaine, et s'y amuse beaucoup, tout en mûrissant. Nous comprenons l'auteur d'avoir voulu étendre son influence au public anglais, mais l'expérience était désespérée : incompatibilité de caractères, dirions-nous...

*14, rue de Galais* et *Le Survenant* sont un peu moins populaires que *La Famille Plouffe*, et cette réaction du grand public se comprend facilement : les foules ont toujours affectionné les enfants terribles, turbulents, frondeurs, parce qu'ils sont bien vivants, n'ont pas peur et jouent des tours : c'est le cas du sympathique Roger Lemelin. Et ceci ne doit pas déprécier l'œuvre de Giroux ou de Guèvremont : ce sont là trois romans de valeur, qui ont chacun leur mérite et qui sont dignes de paraître à la TV canadienne. Ils nous intéressent, mais à des titres différents ; et plus nous nous attacherons à eux (œuvres et auteurs), plus nous deviendrons exigeants à leur égard...

Guy Robert

# Minou Drouet: Ange de la poésie

Une mignonne, une minuscule petite bonne femme de huit ans défraie en ce moment la chronique des milieux littéraires de France et de Navarre par la précocité de son extraordinaire talent poétique qui déconcerte autant qu'il bouleverse profondément ceux qui en ont eu la primeur, car il va sans dire que ce juvénil talent n'a pas encore été commercialisé [1].

Le grand éditeur René Julliard ne l'a pas voulu ainsi et a simplement publié hors commerce « pour prendre date » à l'usage de ses amis et connaissances, une petite plaquette de lettres et poèmes de Minou Drouet.

On comprend les scrupules de l'éditeur qui considère au demeurant que semblable publication justifie à elle seule l'existence et la raison d'être d'une grande maison d'édition.

Toute la poésie si lourde de mélancolie de Rimbaud — que Minou n'a évidemment jamais lue — semble s'être réfugiée dans les poèmes de l'enfant.

*Arbre, mon ami*
*Mon pareil à moi*
*Si lourd de musique*
*Sous les doigts du vent*
*Qui te feuillètent*
*Comme un conte de fées*
*Arbre*
*Qui comme moi*
*Connais la voix du silence*
*Qui balance*
*Le profond de tes mèches vertes*
*Le frisson de tes mains vivantes*
*Arbre*
*Mon ami*

*Mon tout seul*
*Perdu comme moi*
*Perdu dans le ciel*
*Perdu dans la boue*
*Laqué de lumière dansante*
*Par la pluie*
*Arbre*
*Echo de la peine du vent*
*De la joie des oiseaux*
*Arbre dévêtu par l'hiver*
*Je te regarde pour la première fois*

On admettra volontiers que l'intense émoi qui nous a secoué à la lecture de ces lignes n'est pas seulement justifié par l'extrême jeunesse de son auteur. Ce problème à lui seul suffirait à la classer d'emblée parmi d'excellents poètes de notre temps. Mais voyons ce qu'est Minou Drouet. Enfant adoptive, aveugle pendant quelque temps, elle écrit elle-même sa courte autobiographie qu'elle adresse à René Julliard. La voici :

La Guerche, 23 août 1955
Monsieur,

« Je suis née en Ile-et-Vilaine, le 15 août 1947. Il n'y a rien d'intéressant à dire sur moi. Jusqu'à 3 ans et demi, j'ai été un bébé anormal qui ne mangeait pas seul, qui ne savait même pas refermer sa bouche sur sa cuiller, qui ne parlait pas. Les grands savaient pas que c'était seulement parce que j'écoutais vibrer les couleurs et les odeurs. Aussi loin je regarde ma pauvre petite vie, je trouve la terreur de devenir aveugle. Il n'y a que trois dates dans ma vie : le 15 août 1947 où on m'a donné une tête, deux bras et deux jambes comme à tous les bébés, le 12 février 1954 où j'ai rencontré à Nice Mme Basset qui a compris qu'il n'y avait qu'une chose en moi : la musique et le 19 juillet 1954 où j'ai vu Mme Descaves, la pianiste. Elle ne m'a pas découverte comme

on le dit, elle m'a créée. Je suis née vraiment à la seconde où j'ai entendu sur son piano, avant de la connaître, je ne savais pas quelle musique, on pourrait trouver dans les mots ».

*Minou Drouet*

« Tiens c'est vrai, dans la biographie que je vois, y a toujours la date de la mort des bonshommes mais pas la mienne, j'espère que ça tardera pas car je suis malade. Vous frappez pas pour les fautes. Maman n'est pas là ».

Malgré la saison et les vacances, cet événement fait sensation dans les grands et petits cénacles littéraires. Tout le monde s'émeut et s'extasie. On crie naturellement au prodige jusqu'à ce que, en octobre, deux reporters en jupon du Magasine « Elle » se rendent auprès du petit phénomène et concluent à l'imposture. Selon ces intéressants personnages, les textes attribués à l'enfant ont été composés et écrits par la mère adoptive, opinion corroborée par deux « experts » en écriture, nous dit-on.

Bien sûr, c'était tellement plus simple que de commenter une chose qui vous dépasse par son ampleur. On a parlé de la mère comme d'un monstre de la pire espèce, ayant recours à des pratiques occultes, au viol mental de l'enfant pour se libérer de ses instincts. Tout cela ne tenait évidemment pas debout et cette histoire devenait vraiment horrible. On en avait mal pour la petite.

Pour détruire l'argumentation spacieuse des gros malins, contempteurs de Minou Drouet, René Julliard qui, lui, aimait assez l'enfant pour la préserver du malheur en faisant toute la lumière sur cette affaire, fait appel à l'autorité et au solide bon sens du R. P. Lelong, Dominicain, lequel accepta de se livrer à une enquête approfondie. Le Père est revenu avec la conviction absolue que la fillette ne pouvait être le jouet d'aucun sortilège ni l'instrument d'aucune supercherie.

« On m'avait prédit avec beaucoup de force, a déclaré le R. P. Lelong à l'issue de son entretien avec Minou, que je ne verrais pas l'enfant en particulier, que je n'obtiendrais rien d'elle en l'absence de sa mère. Or, Mme Drouet n'a fait aucune difficulté à me laisser seul à

diverses reprises avec Minou. Le jeudi 17 dans la matinée comme nous allions nous promener sur la plage de La Baule-les-Pins, je fis entrer l'enfant dans le bureau d'architecte de M. Bourineau, alors en voyage, sous prétexte d'envoyer un télégramme à l'adresse de notre ami Julliard, à Rabat. La voici donc assise devant une grande feuille de papier blanc et mon crayon à bille Waterman qui écrit rouge vif :

« Je ne sais pas comment on fait un télégramme » dit Minou embarrassée.

« Ecris tout ce qui te passe par la tête », lui dis-je, « sans t'occuper de rien ». « Ensuite, moi, je choisirai les mots qu'on peut envoyer par le télégraphe ».

Minou traça sous mes yeux les mots que voici :

*Je voudrais être la pluie qui fait battre les feuilles*
*comme des ailes et qui prend le ciel comme clavier.*

« Dehors, il faisait un beau soleil et un petit froid sec. Minou contempla son œuvre, le mot de route lui parut meilleur, elle biffa « ciel » et écrivit « route ». Je lui représentai que nous ne pouvions pas déposer ces mots chez la demoiselle du télégraphe (On aurait subodoré un code secret ! Est-ce qu'on télégraphie à Rabat dans de telles conjonctures, qu'on voudrait être la pluie qui fait battre les feuilles ?). « Dis plutôt à M. Julliard ce que tu as dans le cœur.

« Le cœur de Minou était infiniment triste, ce matin-là : des bruits de toute cette agitation lui étaient revenus, elle m'avait fait des confidences qui m'avaient bouleversé. Elle écrivit :

*Mon cœur est comme un petit oiseau tellement*
*triste qu'il se jette dans vos bras.*

« Six jours plus tard, le 23 novembre, vers 18 heures, Mme Julliard ayant offert à Minou un stylo, écrivit en l'absence de sa mère le texte ci-dessous qui reprend l'ébauche assez informe du 17, et nous obtenons ces lignes surprenantes :

*Je voudrais être le feu pour faire de cette feuille*
*une lande toute veloutée de cendre sur quoid*
*les serpents têtus de mes bras écriraient la synfonie*
*rouge de la nuit, pour vous dire merci.*

« Telle est la genèse de ces documents. Je donnerais ma parole d'honneur si cette expression signifiait encore quelque chose, c'est donc ma parole de prêtre et de religieux d'un Ordre dont la devise est « Veritas » que j'engage pour déclarer que les choses se sont passées comme je viens de vous les dire. Qu'on ne me fasse pas dire ce que j'ai pas dit ».

Mais M. Julliard voulait encore étayer ces preuves déjà on ne peut plus convaincantes de l'innocence de la mère et de la petite fille, par une autre expérience massue. Il prend l'enfant chez lui, en observation, sous une surveillance constante du jeudi 24 novembre au lundi 28 au soir, soit une séparation totale de cinq jours au bout desquels Minou Drouet est rendue à sa mère laissant deux poèmes écrits de sa main devant des témoins dont la bonne foi ne peut être raisonnablement mise en doute.

Voici un fragment de ces poèmes :

*Maison plantée sur le sable*
*Comme un sapin dans le vent*
*Maison vibrante du chant*
*et des plaintes de la mer*
*Maison plantée sur le sable*
*luisante d'or au midi*
*si livide au clair de lune*
*et si cinglante au levant*
*c'est le vert dansant des vagues*
*Et les pattes si savantes*
*Des araignées douces de sable*
*Tissent la soie des rideaux*
*Que le soleil brode d'or*

Outre l'émouvante beauté de ces vers, une telle maturité d'esprit dans cette frêle enveloppe d'enfant a de quoi bouleverser le plus blasé. le plus endurci des adultes. A l'exception pourtant d'un certain Louis Pauwels, écrivain à ses heures, dont le récent et mauvais roman : *L'amour monstre* vient d'être mis à l'index par les Messageries Hachette, pour pornographie manifeste, on admettra donc volontiers que ce *minus habens* ait été choqué par le juvénil et réel talent de Minou, lui qui en est si totalement démuni et dont tout l'art consiste à salir ce qu'il peut y avoir de plus noble et de plus beau ici-bas : l'Amour et la Foi.

A notre connaissance, un cas extraordinaire n'a jamais eu son équivalent dans la littérature. Comment l'expliquer ? Certes, il y a des dons qui permettent à quelques-uns d'entre nous de passer pour des phénomènes. Mais ces dons, s'ils existent probablement dans tous les êtres, n'y sont qu'à des degrés plus ou moins élevés et ne s'expliquent guère que dans des circonstances exceptionnelles, à l'occasion d'un choc par exemple.

La terreur de devenir aveugle a probablement engendré ce choc chez Minou Drouet et lui a valu d'être habitée par le souffle divin de l'inspiration poétique la plus authentique. C'est la seule explication valable nous semble-t-il. Quoi qu'il en soit nous sommes en présence d'un fait indiscutable : avec Minou Drouet nous entrons dans le domaine des correspondances les plus profondes entre le rêve intérieur que tout homme porte en lui et les images — paysages et figures — qui l'aimantent, sorte de paradis perdu que l'enfant instinctivement, cherche à reconquérir dans la métamorphose des songes.

Minou Drouet, petite fille au Front de lumière, puissent les diamants de ton œuvre subsister et ne jamais cesser de scintiller pour nous dans leur limpidité mystérieuse, clarté des feux qui consument ton âme d'enfant-poète [1].

Robert Brassy

1. L'ouvrage de Minou Drouet vient d'être livré au grand public. Les droits d'auteur lui seront versés à sa majorité et le bénéfice de l'éditeur remis à une œuvre d'enfants aveugles.

# La carrière du travailleur social

Trois circonstances historiques ont permis le rapide développement du service social dans la province de Québec. La dépression de 1930 qui provoque une grande désorganisation individuelle et familiale et requiert les techniques du travail social pour remédier aux effets fonctionnels de la structure économique. La guerre de 1939 qui embarque l'Etat canadien dans un programme ambitieux d'assurances sociales et réclame des techniciens professionnels du bien-être. L'urbanisation industrielle de la province qui aggrave la complexité des relations humaines et multiplie les problèmes de mésadaptation.

Les 36 occupations professionnelles énumérées dans le Recensement canadien de 1951 groupaient 113 323 membres dont 60 251 hommes et 52 072 femmes. Le service social y occupe, du point de vue numérique, le 21e rang avec 762 travailleurs dont 296 hommes et 466 femmes. Il précède plusieurs autres carrières professionnelles telles que les actuaires, les architectes, les ingénieurs chimistes, les ingénieurs miniers, les juges et les magistrats, les bibliothécaires, les ostéopathes et chiropraticiens, les statisticiens, les arpenteurs, les vétérinaires, les diététiciens, etc. [1].

Ces chiffres, largement dépassés en cette fin 1955, ne livrent qu'une pâle image des opportunités de la profession du travail social au Canada.

Un relevé [2] des postes de bien-être entrepris par le Ministère de la Santé nationale et du Bien-être en 1951 indiquait un total de 4 902 postes de bien-être social dans les 755 agences et les 324 institutions qui avaient fait rapport.

Trente pour cent des titulaires des postes dans les agences sociales possédaient un diplôme d'une école de service et cinq pour cent seulement des titulaires des postes d'institutions. A la date du relevé, il y

1. Recensement du Canada, 1951, Vol. IV, p. 4-2, Ottawa, 1953.

2. *Relevé des Postes de Bien-Etre social, résumé du Rapport, Mémoire no 8, Sevice des Recherches, Ministère de la Santé nationale et du Bien-Etre, Ottawa, mai 1955.*

avait 235 vacances dans les agences et 9 dans les institutions. Pour maintenir la faible proportion des diplômés dans l'ensemble des postes de bien-être, il aurait fallu 276 gradués en 1953-54 alors que les huit écoles canadiennes de service social du pays n'ont diplômé en 1954 que 101 gradués.

Si l'on rapproche ces chiffres des demandes de diplômés par les agences, ce n'est plus la proportion actuelle de 30 pour cent mais celle de 78 pour cent de tous les postes des agences et 23 pour cent de tous les postes d'institutions qui devraient être occupés par des diplômés en service social. Cette exigence élèverait la demande de travailleurs sociaux à plus de 600 par année. Ces statistiques indiquent la grande inadéquation entre la demande et l'offre et le problème de recrutement qui s'impose à cette profession du bien-être.

*Nature du service social*

Après avoir situé la carrière du travailleur social dans la hiérarchie des occupations, il n'est pas inutile d'exposer brièvement sa nature, la préparation qu'elle exige et les cadres professionnels qu'elle s'est donnée.

Le service social est essentiellement lié aux relations humaines et au bien-être social. Il apparaît comme « une forme d'activité sociale qui, par des ressources et des techniques appropriées, veut promouvoir la constitution ou le fonctionnement normal des cadres sociaux nécessaires ou utiles à l'homme pour autant que celui-ci est incapable d'y pourvoir par ses propres moyens »[3].

Comme la médecine et le droit, le service social est né de la religion qui a toujours inspiré sa philosophie à travers les siècles. La transformation du travail charitable bénévole en carrière professionnelle a été rendue possible par l'éveil de l'Etat moderne à ses responsabilités d'assistance et par le développement des sciences de l'homme telles que

3. Heylen, chan. V.-L., *Eléments d'un Code international de morale du service social*, Québec, 1955.

la sociologie, la psychologie sociale, la psychiatrie, la biologie qui en ont fait un art d'adaptation sociale et de réhabilitation humaine basé sur le procédé scientifique. L'histoire a retenu les noms de ses principaux précurseurs comme l'humanisme Juan-Luis Vives, saint Vincent de Paul, le comte Ranford et Thomas Chalmers dont les observations judicieuses ont permis à Mary Richmond et à ses successeurs de systématiser les procédés d'assistance dans les méthodes professionnelles de travail social telles que le « *Social Case Work* », etc.

Vu l'aspect particulier du système de bien-être du Québec qui favorise les structures privées d'assistance, à cause de la prépondérance des valeurs religieuses dans la culture canadienne-française, et sous l'influence anglo-américaine, le service social s'y relie à la double tradition atlantique et nord-américaine.

La tradition nord-américaine, de caractère démocratique et libéral, appartient à la philosophie humanitaire qui considère le travail social comme l'expression organisée de l'intérêt de l'homme pour ses semblables. Elle réclame pour chaque citoyen un minimum de réglementation et de contrôle, et un maximum de chances dans le développement de la personnalité et la poursuite du bien-être. C'est une philosophie permissive, tolérante et sympathique qui exalte l'homme pour son humanité et non en raison de sa destinée surnaturelle. Son caractère séculaire remonte au siècle des lumières (XVIIIe siècle).

La tradition atlantique ou française sort de la philosophie chrétienne. Elle trouve sa source dans la théologie de la charité et considère le service social comme « l'ensemble des efforts rationnels et vertueux qui visent à protéger la société en défendant les individus et les familles contre les misères corporelles et spirituelles qui les affligent ou les menacent »[4]. Elle élève la carrière du travail social à la dignité d'une vocation, d'une mission de restauration de l'individu et des institutions sociales sous l'inspiration de la doctrine sociale de l'Eglise. C'est dire qu'elle sollicite la participation du travailleur social non seulement pour

4. LÉVESQUE, O. P., T. R. P. G.-H., *Service social et Charité*, p. 3, Québec, 1944.

la réhabilitation des personnes mais pour l'élaboration de politiques sociales aptes à promouvoir la communauté chrétienne.

Si l'on veut davantage la nature du travail social, on peut le considérer comme une activité proprement sociale, c'est-à-dire désintéressée, accomplie non pour le profit du praticien privé mais sous les auspices d'organismes privés ou publics et en faveur des membres de toute la communauté. Il remplit une fonction de liaison par laquelle les individus, les familles et les groupes en difficultés peuvent recourir à toutes les ressources de la Cité.

Il joue un rôle d'assistance qui permet aux individus, aux familles et aux groupes d'atteindre un standard minimum de bien-être social et économique. Ces fonctions se diffusent en des champs multiples de travail professionnel tels que l'assistance générale, l'assistance aux familles, les services de bien-être à l'enfance, le travail auprès des délinquants, le travail social psychiatrique, le travail social à l'hôpital, le travail social de groupe et d'éducation populaire, l'organisation communautaire, le travail d'administration et de recherche en bien-être, l'enseignement.

### *La formation du travailleur social*

La carrière du travailleur social requiert une formation de deux ans comme dans la plupart des écoles de service social ou de trois ans comme dans l'école de service social de l'Université Laval. Pour y accéder, le candidat doit avoir le titre de bachelier et posséder certaines qualités dont la principale consiste dans l'aptitude à transformer sa personnalité dans le sens voulu par la profession. Il existe trois écoles universitaires de service social dans la province de Québec : l'école de Laval, l'école de l'Université de Montréal et l'école de McGill.

Selon le directeur de l'école de l'Université de Montréal [5], on entend par formation universitaire professionnelle « une formation à base de principes, qui rejoint l'universel, à la différence d'une formation tech-

5. GUILLEMETTE, O. P., A.-M., *La formation professionnelle universitaire en service social*, Service Social, Vol. V, no 1, p. 5, 1954.

nique purement empirique qui serait satisfaite d'enseigner des façons de faire, de donner des recettes toutes faites, appliquées d'une façon presque mathématique à une série de problèmes humains. Cette formation comporte la communication d'un ensemble de connaissances acceptées comme principes en fonction d'une philosophie de la vie et de certaines normes de bien-être, appuyées sur une doctrine fondamentale en service social, la dignité de la personne humaine et le fait que chaque personne humaine est un fait unique dans l'histoire de la création. Seul ce genre de formation justifie la présence des écoles de service social dans les cadres universitaires ».

Dans la pratique, cette formation porte sur l'enseignement des sciences sociales telles que la sociologie, le droit, la philosophie sociale, l'économique, la recherche et la statistique, sur les sciences du développement humain telles que la psychologie, la médecine, la psychiatrie et la psychopathologie, sur les méthodes de travail social telles que le « Social Case Work » et sur les cours d'information sociale tels que le bien-être public, le bien-être de l'enfance, l'administration des services sociaux, l'organisation communautaire, les problèmes sociaux et les méthodes d'éducation populaire. Des stages surveillés dans des agences sociales professionnelles complètent cette préparation scolaire.

Si l'on admet que les deux caractères essentiels d'une profession sont l'utilisation de techniques fondées sur des principes et le développement d'un code d'éthique professionnelle, le travail social possède tous les éléments d'une véritable profession.

Le travailleur social identifie, en effet, son activité personnelle, réalisée en vue de la communauté, avec la conscience sociale de cette communauté. Comme dans toute autre profession, on trouve dans le concept de la profession du service social « un individu qui entreprend un travail durable, duquel il tire sa subsistance. Le choix de ce travail est déterminé par la vocation, clé de la réussite future. Celle-ci, qui suppose une inclination naturelle pour un travail déterminé, pour être véritable, exige l'aptitude nécessaire. Dans ces conditions, l'homme exercera son

travail avec bon esprit et capacité, tant dans son intérêt propre que dans l'intérêt de la communauté. Pour arriver à cette fin, l'individu agit avec rectitude, il ne se considère pas comme le terme exclusif de son travail et il est toujours disposé à ce qu'exige de lui le bien de la communauté. C'est là la note caractéristique de ce travail : il est essentiellement social, il s'exerce au bénéfice du prochain et de la société organisée, et, par lui, l'homme participe à la recherche sociale » [6].

*L'organisation de la profession*

Indiquons d'abord l'ampleur des dépenses de bien-être au Canada qui s'élèvent annuellement à près de deux milliards. Durant les dix dernières années, les seules Allocations Familiales ont coûté au trésor fédéral $3 060 millions. Le total de l'assistance financière versée par les trois gouvernements du pays à la population du Québec en 1953 se chiffrait à $307 546 050.00 Cette somme englobait l'assistance à domicile, l'assistance hospitalière et en institution, l'assistance médicale et les assurances sociales.

Ce volume du bien-être canadien indique déjà l'importance de la profession du bien-être qu'est le service social et commande l'expansion continue des agences de bien-être dont le taux de développement s'évaluait à 9% en 1949. De 1949 à 1951, il s'est ouvert 892 postes nouveaux de bien-être au Canada.

Ces postes sont-ils rémunérateurs et permettent-ils de vivre une vie de sécurité ? Il suffit de répondre que le salaire du travailleur social se compare favorablement à celui de la plupart des professions du Québec. Voici l'échelle des traitements offerts aux travailleurs sociaux en 1955 par le Service Civil du Canada : Classe I : $2 960-$3 660 selon la compétence. Classe II : $3 720-$4 620. Classe III : $4 170-$4 920. Classe IV : $4 530-$5 280. Il va sans dire que cette échelle est périodiquement corrigée selon la hausse du coût de la vie.

6. Directives de Pie XII sur la Morale professionnelle, D. C. no 1200, mai 1955.

En dépit de sa jeunesse, le service social a su construire des cadres professionnels de défense, d'étude et de coordination.

Sur le plan de l'enseignement professionnel, il existe deux organismes d'étude et de coordination : *Le Comité National des Ecoles Canadiennes de Service social du Canada*, et le « *Council on Social Work Education* » dont le siège est à New York et qui a pour principale fonction d'accorder l'accréditation.

*L'Association canadienne des Travailleurs* sociaux dont le siège social est à Ottawa vise à la reconnaissance et à la défense des intérêts professionnels des travailleurs sociaux. Elle se décentralise en chapitres locaux constitués dans les principales villes du pays et comprend près de 2 000 membres.

Pour l'étude des problèmes de bien-être et de santé, reliés à la profession des travailleurs sociaux, il existe deux organismes dont l'influence s'étend à tous le pays : *Le Conseil canadien du Bien-Etre social* qui a son siège à Ottawa. Il est un organisme d'étude, de recherche d'éducation et d'action tant auprès des agences que des gouvernements. *La Conférence canadienne du Travail social* organise des congrès tous les deux ans dans les principales villes du pays et permet aux travailleurs sociaux de se rencontrer et de discuter ensemble sur les meilleures solutions à leurs difficultés professionnelles.

*La Conférence internationale de Travail social* remplit les mêmes buts sur le plan international et réunit les travailleurs sociaux du monde.

Les travailleurs sociaux catholiques possèdent enfin deux autres organismes professionnels : *L'Union catholique internationale de Service social* dont le siège social est à Bruxelles et qui unit les travailleurs sociaux catholiques et les écoles catholiques de service social du monde afin de leur insuffler l'esprit de l'Evangile et la philosophie chrétienne. *Caritas-Canada* affilié au Caritas international de Rome est un organisme récent mis sur pied durant la dernière guerre et qui veut unir les œuvres catholiques dans un but d'étude et de coordination. Son siège social est à Montréal.

*L'avenir professionnel du travailleur social*

Les forces sociales qui travaillent le monde moderne concourrent à faire de la carrière du travailleur social l'une des plus prometteuses de notre temps.

Signalons les problèmes croissants qui affrontent la vie de famille dans la cité moderne ; le mouvement démographique qui avantage les groupes de l'enfance et de la vieillesse et accentue leurs problèmes de dépendance et de bien-être ; la tendance à l'émancipation nationale dans cette vaste zone du monde où dominaient jusqu'ici les grands empires coloniaux ; les besoins plus conscients de services sociaux dans le champ du commerce, du travail et de l'éducation ; l'émergence des problèmes de santé mentale et du rôle reconnu du service social psychiatrique dans leur solution.

Rappelons le courant plutôt récent dans le domaine du bien-être public de transformer le vieux système d'assistance et d'hospitalisation en un ensemble de services de prévention et de réhabilitation à mesure que se développent les plans d'assurances sociales et de sécurité.

C'est dire que le travailleur social devra de plus en plus se spécialiser dans les techniques de prévention et de réhabilitation, non seulement au niveau des œuvres privées mais à celui du bien-être public, de la santé publique et de l'hygiène mentale. Il lui faudra détecter les besoins de services de réhabilitation, les découvrir chez les individus et les groupes et tirer des ressources existantes tant publiques que privées, les soins et le traitement nécessaires.

Le rôle accru du Canada dans la vie internationale permet un champ illimité aux professionnels du travail social. La paix mondiale cherche ses nouvelles assises non plus sur des tas d'armements mais sur la promotion du bien-être et sur un échange de services qui conditionnent des relations humaines plus pacifiques. Ces objectifs du service social international apparaissent moins lointains dans le nouvel âge atomique. Le grand savant hindou, le Dr Homi J. Bhabha n'ouvre-t-il pas des

horizons inespérés de prospérité et d'organisation sociale quant il prévoit, pour une vingtaine d'années, l'utilisation de l'énergie de l'hydrogène lourde des océans par tous les peuples du globe.

Aux travailleurs chrétiens qui ne veulent aliéner aucune valeur évangélique de cette aspiration mondiale, il reste l'immense perspective de spiritualiser le bien-être par le concept chrétien de charité. Une telle optique du service social perçoit le monde comme une image, à parfaire, de la munificence et de la beauté de Dieu. Elle élargit jusqu'à l'infini ses idéaux de progrès humain.

Gonzalve Poulin, o. f. m.

# Le sens des faits

**Jésus, Sauveur du monde**

Nous devons être de notre temps, et cela nous le devons au titre d'hommes et de chrétiens. Vaine serait notre attitude si nous nous laissions aller à admirer avec nostalgie les réussites du passé ou laisser dériver notre espoir vers celles de l'avenir. La première exigence de l'heure est d'éprouver le monde moderne en soi, de le sentir par un contact de sympathie avec soi, de le comprendre, de se laisser impressionner par le pathétique qui s'en dégage. Cela s'impose à toute âme apostolique qui si elle veut sauver le monde où elle est doit d'abord le comprendre, le prendre avec soi.

Nous sommes à l'ère des révolutions, celle où se liquide la conception de bien des formes anciennes pour que s'engendre la nouveauté. Mais que devient le chrétien dans ce monde qui change brutalement ? J'entends ici le chrétien, non pas celui qui se laisse emporter comme une paille sur le fleuve universel, ou comme un du troupeau, mais le chrétien lucide et conscient, le chrétien qui se sait engagé dans une immense histoire de salut, le chrétien qui refuse de se contenter des apparences et qui éprouve la nostalgie de voir les choses par en-dessous, le chrétien qui éprouve en son cœur, en sa sensibilité, en son âme, dans tout son être la résonance de son temps ? Le chrétien qui est planté comme une croix dans le monde ?

A celui qui veut être lucide se présente d'abord le sentiment parfois déchirant de son inutilité devant des montagnes à transporter, des murs à faire tomber.

Nous vivons dans une *civilisation laïque* où les valeurs chrétiennes ont été sécularisées. L'ordre naturel a été séparé de l'ordre surnaturel. Plus encore, on a transposé au plan naturel ce qui relevait de l'ordre surnaturel en lui gardant sa force d'attraction. Ne nous faisons pas d'illusion, les choses sont bien ainsi : la vie privée et la vie publique ont été séparées de la religion. Les sciences et les disciplines intellectuelles, la politique et l'administration, les relations sociales, la charité et la bienfaisance, le salut et la rédemption ont été laïcisés et sécularisés. Et c'est ainsi qu'on déplore l'absence de Dieu en bien des plans de la politique, de l'économie, de la bienfaisance, des relations nationales et internationales.

Notre pays a l'avantage d'être chrétien sinon catholique. Mais le phénomène universel de laïcisation et de sécularisation nous a atteint également même à notre insu et en profondeur, car nous sommes de notre temps ; de sorte que nous nous trouvons à juxtaposer notre christianisme avec les mœurs sécularisées de notre temps.

Or, c'est là qu'intervient le drame et l'angoisse du chrétien qui veut demeurer logique avec ses responsabilités dans le monde qui est le sien, dont il admire les réussites et auxquelles il veut participer sans vouloir se solidariser totalement avec son esprit.

Or ici quand je parle du chrétien, je considère le chrétien dans son temps, je veux dire le chrétien dans son individualité et son universalité, celui qui doit sauver son milieu mais qui est aussi responsable du monde entier. Cessons de considérer notre responsabilité comme close sur un petit univers pour nous sentir solidaires de tous les chrétiens et de tout le salut du monde. Pourquoi le Seigneur a-t-il dit : « Vous êtes le sel de la terre et la lumière du monde », si notre cœur n'est pas catholique ?

A celui donc qui s'arrête à se sentir responsable du salut du monde et solidaire de tous les chrétiens, s'impose d'abord le sentiment de son impuissance. Le chrétien qui réfléchit et médite sur son temps aux pieds du Seigneur, ne peut que se sentir parfois presque désemparé devant la masse de sécularisation et de laïcisation de ce monde. Il se demande comment il pourrait enlever la pierre du tombeau et ressusciter un monde mort ou languissant à la foi chrétienne ?

Son christianisme devient-il inutile dans un monde qui peut se suffire à lui-même et qui peut présenter ses réussites comme une preuve rigoureuse de son autonomie, de son indépendance, de sa suffisance ? Et si le chrétien qui veut ardemment transformer ce monde en lui faisant sentir son inadéquation, son erreur, sa pauvreté malgré ses richesses interroge le Christ, il aurait l'impression d'être devant le Christ en croix à peine capable de parler encore !

Quiconque n'a pas éprouvé lucidement en son cœur cette contradiction entre la nécessité de sauver son temps malgré son temps, et le sentiment profond de son incapacité personnelle à remuer cette masse, n'a pas saisi ce qu'est l'engagement du christianisme dans l'histoire humaine, ni ce qu'est le drame du salut, ni ce qu'est la responsabilité de chaque chrétien vis-à-vis du monde.

Tout serait à faire et tout devrait être fait. D'autre part, le chrétien interroge le Christ et celui-ci en croix souffre en silence, et le chrétien sent la presque inutilité de ses efforts personnels.

Quand on est superficiel, on peut aller jusqu'à dire : Seigneur, pourquoi travailler à sauver le monde si dur à sauver ? Pourquoi moi m'intéresserais-je à un monde alors qu'il semble que vous vous en désintéressez car vous permettez que n'aboutissent à rien tant d'efforts ou que soient supprimés tant de dévouements ? Pourquoi parlerais-je à un monde qui ne veut pas écouter ? Pourquoi apporter le salut à un monde qui de plus en plus le considère comme du superflu ?

Disant cela, on parlerait comme des hommes de peu de foi qui ont peur de marcher sur les flots, qui craignent de sombrer dans la tempête, comme des hommes qui vident la croix du Sauveur de sa puissance et la Résurrection de son irrésistibilité.

Depuis quand le Seigneur n'est-il plus le Sauveur du monde ? Et s'il est le Sauveur du monde ne l'est-il pas aussi de notre monde moderne ? Si nous croyons que ce monde est mort, le Seigneur n'a-t-il pas ressuscité Lazare ? Si nous croyons que ce monde est sourd, le Seigneur ne peut-il pas lui rendre l'ouïe ? Si nous croyons que ce monde est aveugle, le Seigneur ne peut-il pas lui rendre la vue ? Si nous croyons que ce monde est paralytique, le Seigneur ne peut-il pas lui dire : « prends ton grabat, le grabat de tes richesses, de tes industries, de ta finance, de ta politique, de ton économie, de toutes tes réussites sur lesquelles tu es cloué et marche, va te montrer aux prêtres ?

Si nous ne pouvons rien en ce monde moderne qui est le nôtre ou si nous nous cachons pour ne pas entendre le fracas du monde qui roule sans trop savoir où il va, où est notre foi en Jésus, Sauveur du monde ? Car c'est lui qui sauve quand nous avons pêché toute la nuit — et cela nous arrive-t-il d'ailleurs si souvent — sans rien prendre ; ne nous reste-t-il pas au moins la capacité de dire : « Jésus, Fils de David, ayez pitié de nous », « Seigneur, nous ne sommes peut-être pas dignes que vous entriez dans notre monde moderne, mais dites au moins une parole et notre monde sera guéri ».

Hélas ! nous sommes des hommes de peu de foi et c'est pour cela que le Seigneur ne fait pas de miracles. Nous nous laissons hypnotiser par la grandeur ou l'abondance du mal ou de l'indifférence. Nous croyons le courant irréversible. Nous croyons à ce que Jésus a fait en son temps, mais nous ne croyons pas qu'il peut le répéter en notre temps.

Nous nous occupons à gémir et souvent nous ne gémissons même plus en nous disant : à quoi bon ? et nous oublions que nous n'avons qu'une faute majeure : être des hommes de peu de foi, ne pas croire en Jésus, Sauveur du monde.

Et pourtant si nous croyions ! Si nous croyions, nous pourrions conduire notre monde moderne au Christ pour le faire guérir, ou nous pourrions amener le Christ au monde moderne pour qu'il le sauve. Et nous disons : à quoi cela sert-il ? Le mal est si grand, l'insignifiance, l'égoïsme, la suffisance, l'engourdissement, la satisfaction épaisse et confortable, l'absence de préoccupations nécessaires sont si puissants qu'il n'y a rien à faire. Et nous disons cela comme si c'était nous qui avions à faire le miracle, alors que c'est le Christ seul qui est le Sauveur du monde, de ce

monde qui est le monde de notre temps, et de ce monde qui est notre monde à nous et qui commence à partir de nous.

Nous vivons isolés sur notre foi personnelle au lieu de porter en nous la foi de toute l'Eglise.

Il serait bon de faire tous les jours cette prière : « Seigneur, qui avez voulu que nous soyons réunis en un seul Corps mystique comme les membres les uns des autres, donnez-nous que notre foi soit celle de toute l'Eglise, notre espérance celle de toute l'Eglise, notre charité celle de toute l'Eglise, notre sollicitude celle de toute l'Eglise. Augmentez notre foi en vous, Sauveur du monde ; accordez-nous le miracle de notre conversion personnelle et de celle de notre temps car c'est dans ce temps que vous nous y avez mis pour y mettre quelque chose d'éternel ; donnez-nous d'être des médiateurs comme votre Eglise pour apporter aux hommes les bienfaits de Dieu et à Dieu les hommes avec leurs réussites, leurs suffisances terrestres et leur pauvreté spirituelle pour que descende sur nous tous la puissance de votre salut.

Bernard LAMBERT, O. P.

**L'Epopée inachevée de nos Lieux saints**

Je ne suis jamais allé en Terre sainte. Je ne me suis jamais livré d'une façon suivie et définitive aux études bibliques. J'en ai peut-être laissé passer l'occasion, il y a déjà un quart de siècle, quand mes supérieurs, pressés par les circonstances et invoquant mes relations avec le dynamique Père Vosté, professeur d'exégèse au Collège Angélique de la via San Vitale — je n'avais fait que corriger les épreuves de ses livres — me conférèrent la chaire d'Ecriture sainte à notre scolasticat. J'ai occupé cette chaire pendant cinq ans, juste assez longtemps pour découvrir que j'en étais tout à fait indigne. Si encore un imprudent confrère ne m'avait pas suggéré, dès le début, de lire *La Galilée* de Pierre Loti.

J'y ai passé ou perdu beaucoup de temps, je ne saurais le dire ; mais le rêve de saint Jérôme a cessé de m'inquiéter sérieusement, quand, guidé par les évangélistes et le romancier, j'ai vu en esprit se préciser sur ce vieux immuable sol de pierres et de fleurs, un enfant... non plus blond et rose comme celui dont le moyen âge nous a légué la tradition, mais brun et pâle, ayant les longs yeux noirs de sa race dans lesquels déjà se mêlent ensemble le grand amour et la grande angoisse. Il différait peu, sans doute cet enfant qui fut le Christ, de ces petits pâtres, de ces petits garçons solitaires de Palestine et qui semblent réfléchir à des choses profondes. Presque avec l'inquiétude d'être puérils ou même profanateurs, nous songeons à ce qu'étaient son aspect, ses humbles petits costumes, ses jeux,

ses promenades — et ses haltes ici même, peut-être, au bord du chemin de Jérusalem, sous ces roches qui nous abritaient tout à l'heure... »

Je crains maintenant que les limites de mon information ne m'exposent à surestimer aux regards des spécialistes l'ouvrage du R. P. Malo : il n'en reste pas moins certain qu'il vient à point faire la synthèse de mes connaissances acquises de façon éparse et fragmentaire dans les encyclopédies, les dictionnaires, les livres de spécialistes et les articles de revue. C'est un résumé complet et judicieux de l'histoire de la Palestine dans l'espace et dans le temps, avant la naissance du Christ, pendant sa vie et après sa mort. On y trouve la solution des principaux problèmes que se posent naïvement bon nombre de fidèles, lorsqu'ils visitent les Lieux saints ou en entendent parler, entre autres : la raison des marches qu'il faut descendre pour accéder à certains endroits témoins des principaux mystères de la vie et de la passion de Jésus, l'embarras pour en identifier et reconstituer d'autres pourtant célèbres à de nombreux titres, les conditions de vie provenant de la géographie et du climat, le partage des Lieux saints entre différentes confessions chrétiennes, l'origine du conflit qui oppose actuellement Juifs et Arabes, la garde des Lieux saints confiée aux fils de saint François, la raison de la collecte du vendredi saint et celle des commissariats de Terre sainte, etc. J'exagère peut-être, mais il me semble que l'ouvrage contient une mine de renseignements pour tout ce qui regarde ce que Loti a nommé « l'ardent et mystérieux berceau de l'épopée chrétienne ».

On dira que c'est là une appréciation toute subjective ; j'en ai lu de plus objectives tout à fait élogieuses depuis la publication de l'ouvrage. Elles ont souligné la compétence de l'auteur, l'étendue de son information, l'heureux choix du sujet en raison de son importance et de son actualité, la qualité de la présentation et des illustrations, etc. Tout cela est juste et parfaitement mérité, mais me semble un peu superficiel en regard du degré d'enrichissement que peut procurer à tout lecteur le moindrement curieux et averti la lecture de ces pages.

Pour un catholique militant, comme doit l'être tout catholique sincère, l'ouvrage possède plus qu'une valeur de documentation, il fait voir l'obligation de collaborer, selon ses moyens, à la défense, à la préservation, à la restauration et à la libération des lieux saints. De même qu'un sol illustré par la vie et les vertus de ses ancêtres revêt aux regards des descendants des caractères tout à fait particuliers qui le circonscrivent nettement dans l'espace et le fixent pour ainsi dire dans le temps, ainsi la Palestine, témoin de l'aspect visible du mystère du salut du monde, doit

demeurer un sol sacré, intangible, le sol de la patrie universelle du monde chrétien.

Je conseille fortement l'achat et la lecture de *L'Epopée inachevée de nos Lieux saints.* A ceux qui ne sont jamais allés en Terre sainte et n'espèrent pas y aller, l'ouvrage procurera un voyage aussi agréable qu'instructif. Il rajeunira et complétera les souvenirs de ceux qui ont déjà fait le voyage. Il aidera à mieux profiter de leur pèlerinage ceux qui espèrent le faire un jour [1].

A. Saint-Pierre, O. P.

**Jacques Bainville**

I

Jacques Bainville d'un naturel réservé mais toujours d'une parfaite courtoisie, chez qui l'amitié intellectuelle était magnifiquement généreuse, inspirait à tous ses collaborateurs autant d'affection par son caractère que ses hautes vertus professionnelles et son talent leur donnaient d'admiration.

II

Jacques Bainville naquit en France, à Vincennes, le 9 février 1879. Il fit ses études à Paris, au lycée Henri IV, où sa très rare et très précoce intelligence l'avait signalé. Ensuite, il suivit des cours à l'Université de Paris, plus particulièrement à la Faculté de Droit.

A vingt ans, revenant d'un voyage d'études en Allemagne, il publiait son premier volume, *Louis II de Bavière.* Cet exposé remarquable lui mérita d'emblée une place enviable parmi les historiens de son pays.

Un an auparavant, ayant connu d'abord Maurice Barrès, puis Henri Vaugeois, et un peu plus tard Charles Maurras, il entrait dans le petit groupe d'esprits appliqués à la recherche des conditions du bien public, dans des discussions fréquentes, qui s'appelait *l'Action française* ; et il était nommé secrétaire de leur organe officiel la *Revue grise*, qui portait le même nom.

Quand, en 1908, *l'Action française* eut son propre quotidien, il en devenait l'un des plus actifs et précieux collaborateurs. Sous son nom et sous divers pseudonymes, il y tenait à la fois et la rubrique de la politique étrangères et celle des lettres. Il y faisait aussi la semaine financière, voire même le compte rendu de la Chambre des députés, et y donnait des *Au jour le jour,* le tout de la même sagacité magistrale, du même brillant et excellent style.

1. A.-M. Malo, O. F. M., *L'Epopée inachevée de nos lieux saints.* Editions Franciscaines, Montréal, 1955. 20 cm. 368 pages. 23 illustrations.

Bientôt, paraissaient de grands livres qui le classaient au rang des maîtres contemporains du genre historique, entre autres *Bismarck et la France.* En 1913, il faisait imprimer le *Coup d'Agadir* et *la Question d'Orient.* Puis venait, en 1916, *l'Histoire de Deux Peuples*, un travail dans lequel on peut sentir que l'influence de Maurras est modifiée par celle d'Adolphe Thiers et d'Albert Sorel. On lui doit aussi *l'Histoire de Trois Générations ; la Révolution russe ; les Conséquences politiques de la Paix ; la Guerre et l'Italie.*

Voici ce que Jacques Bainville écrivait dans l'avant-propos de son ouvrage politique *les Conséquences politiques de la Paix* :

« Ce n'est pas parce qu'un auteur anglais a écrit les *Conséquences économiques de la Paix* que nous avons composé cet ouvrage. Ce livre n'est pas une réponse à Keynes. On le verra tout de suite. Nous voulons marquer seulement, à l'introduction de ces pages, un contraste singulier.

« Après une guerre qui a mis en jeu les forces et les ressorts des principaux Etats du monde, l'idée même de politique est tombée dans le discrédit. Peut-être faisait-elle mal à la tête ? Il est vrai que jamais matière aussi vaste et aussi confuse ne s'était offerte à des conducteurs de peuples chargés d'établir une grande paix. Raison de plus pour réfléchir et pour prévoir beaucoup. Le calcul pouvait être fatigant. Faute de calcul, une part énorme de l'avenir a été livrée à l'inconnu et au hasard, une part qui dépasse à l'excès les limites que rencontrent les intelligences les plus profondes lorsqu'elles s'appliquent à diriger le cours des grandes affaires.

« Dans un siècle où l'on croyait au progrès indéfini de l'esprit humain, Fontenelle avait dit : *Il est certain, et les peuples s'en convaincront de plus en plus, que le monde politique, aussi bien que le physique, se règle par nombre, poids et mesure.* Pauvres peuples ! Tout s'est fait en leur nom et ils n'ont plus qu'à subir. A quel moment ont-ils vu que la paix violait les lois de la physique ? Mais le nombre, le poids et la mesure ne se négligent pas impunément. Et les peuples ne comprendront même pas pourquoi ils auront à payer un jour ».

Et voici comment Jacques Bainville résumait tout le fond de sa pensée sur le Traité de Versailles, signé le 28 juin 1919 : « Trop doux pour ce qu'il a de dur, trop dur pour ce qu'il a de doux ».

## III

Au cours de la Première Grande Guerre, il avait rempli une importante mission diplomatique en Russie.

En 1920, il prenait la direction de la *Revue universelle*, qu'il a marquée fortement de son empreinte et dans chacun des numéros de laquelle

on trouvait un ou plusieurs articles de lui. Cependant, et sans interrompre son si lucide commentaire de chaque jour sur la politique extérieure dans *l'Action française*, il collaborait, régulièrement ou quotidiennement, à plusieurs publications : a) *l'Eclair* de Montpellier ; b) *Le Petit-Parisien* ; c) *La Liberté* ; d) *La Nation belge*.

Il donnait en même temps à *l'Almanach de l'Action française* de délicieux et très substantiels contes philosophiques : il en éditait en volumes plusieurs recueils, comme *la Tasse de Saxe*.

En 1923, il composait son *Histoire de France*, l'un des plus grands succès de la librairie contemporaine. Ce récit est un véritable modèle de clarté et d'intelligence. Le style en est à la fois simple, gracieux et tempéré.

Il a aussi écrit, en 1926, un curieux roman philosophique, *Jaco et Lori*, dans lequel deux perroquets font une revue rétrospective de la vie politique en France durant la seconde moitié du dix-neuvième et le commencement du vingtième. Ensuite étaient lancés sur le marché des livres, en 1923, son *Dix-huit Brumaire* et son *Napoléon*, et en 1935, *la Troisième République* et *les Dictateurs*.

Jacques Bainville s'était aussi adonné à la critique littéraire. Il édita les œuvres de Nicolas Boileau-Despréaux et celles de Voltaire. Il rédigea une dissertation critique intitulée *une Saison Chez Thespis*. On sait que Thespis, poète grec du sixième siècle avant Jésus-Christ, est considéré comme le créateur de la tragédie hellénique.

## IV

Jacques Bainville, le si probe écrivain universellement lu et apprécié que l'*Académie française* élisait le 28 mars 1935 et recevait au siège de Raymond Poincaré (1860-1934) le 7 novembre de la même année, mourut le jour de son cinquante-septième anniversaire de naissance, le 9 février 1936. Bien que dangereusement atteint, il signait encore le 26 janvier, quinze jours avant sa mort, l'un de ces articles lumineux qui étaient commentés dans toutes les chancelleries européennes.

Cet homme, qui avait un goût prédominant pour toutes les choses de l'esprit, a abordé les problèmes les plus divers : l'Histoire, la Politique, la Critique, le Roman.

Il a traité et développé chaque sujet avec une autorité incontestable. Aussi sa mort, survenue à un âge relativement peu avancé, fut sans contredit une perte sensible pour les lettres françaises.

Edouard-C.-N. Lanctot

**Le Bureau de Service Social de Lewiston-Auburn**

Le cinquième anniversaire de ce Bureau a été célébré par des fêtes qui ont duré du 17 au 20 janvier. La première journée, Son Excellence Mgr Feeney, évêque de Portland, Maine, adressa la parole à tous les directeurs et officiers anciens et nouveaux, loua le travail accompli et offrit ses félicitations et ses vœux aux artisans et fondateurs de cette jeune institution.

La deuxième journée, dans la grande salle de l'hôtel de ville, une assistance nombreuse et enthousiaste eut le plaisir d'entendre le R. P. François-M. Drouin, O. P., ancien curé de Saint-Pierre, co-fondateur de l'œuvre avec le R. P. Jean-Paul Cossette, redire son admiration pour les citoyens de Lewiston et exalter les bienfaits du Bureau de Service Social. Le grand pianiste et organiste, M. Bernard Piché, titulaire des orgues de l'église Saint-Pierre, agrémenta cette soirée dans un programme musical de bon goût.

Les autres jours, le public put visiter les quartiers généraux du Bureau à 197, rue Lisbon, y admirer l'organisation et la classification des documents et le travail constant des officiers pour le plus grand bien de la cité.

Durant ces cinq premières années d'existence, ce Bureau de Service Social a fait bénéficier, de sa science et de sa compétence, 1 059 individus et familles. Il a visité 2 406 foyers, reçu à son secrétariat 3 441 personnes de tout âge, sans compter les milliers d'appels téléphoniques et de lettres d'information, soit un total de 11 646 contacts professionnels, lisons-nous dans le *Newsletter* de janvier.

Une œuvre qui a un si bel actif à son crédit, après cinq ans seulement, peut regarder l'avenir avec confiance et a droit à la gratitude et à la générosité de son public. Œuvre utile, au début, qui s'avère nécessaire aujourd'hui pour avoir mis la paix et le bonheur là où existait le désordre familial ou individuel et souvent le désespoir.

A son directeur, le R. P. Jean-Paul Cossette, docteur en Service Social de l'Université de Washington, à tous ses auxiliaires et bienfaiteurs, aux fondateurs de ce Bureau, tout particulièrement au R. P. François Drouin qui en a rendu possible la naissance et la survie, la *Revue Dominicaine* offre ses félicitations et ses vœux pour un avenir encore plus fructueux.

La Direction

**M. Legendre et ses marionnettes**

La carrière d'un artiste est presque toujours imprévisible, surtout en ses débuts ; mais les artistes que le travail, la compétence et la fidélité n'ont pas récompensés sont rares. On peut dire que la récompense toujours enviée d'un artiste d'Europe est d'en arriver un jour à Paris ; celle d'un artiste d'Amérique, c'est de jouer à New-York. Micheline Legendre, jeune marionnettiste de Montréal aurait été la dernière à croire lorsqu'elle faisait son tour d'Europe et de Russie pour y inventorier les ressources et les expériences de l'art subtil des marionnettes, qu'elle serait un jour appelée par nulle autre que la Philharmonique de New-York à présenter la *première* américaine de *La Boîte à Joujoux* de Debussy. Or, c'est un fait : le 17 décembre dernier, M. Legendre et sa fervente équipe montréalaise présentait au Town Hall la célèbre pièce du compositeur français. Le succès fut si complet que Mlle Legendre dût passer les jours suivants à la télévision américaine. Avec Wilfrid Pelletier encore, la même présentation avait été offerte à Montréal et à Québec. Les journaux anglais, aussi distraits que les nôtres par l'approche des fêtes, furent à peu près les seuls, après l'excellent reportage de Carrefour à la télévision, à nous fournir un compte rendu satisfaisant du travail prodigieux de notre jeune artiste et de ses succès.

Ce qui importe de noter ici, ce n'est pas tellement une apathie des nôtres devant la réussite des leurs, que la leçon qui se dégage : Micheline Legendre ne vit que pour son art ; elle a son petit théâtre, son équipe, son école ; elle dessine, sculpte, habille elle-même ses marionnettes. Son jeu, son art est savant, sans compromission avec le facile ou l'à peu près. Ses premiers succès ne l'ont pas, apparemment, dérangée, et surtout ne l'ont pas empêchée de se remettre au travail, puisqu'avec la même Philharmonique de New-York elle espère présenter dans quelques mois l'immortel chef-d'œuvre de Prokofiev, *Pierre et le Loup*.

B. L.

**Images : Revue canadienne de cinéma**

Une nouvelle revue à Montréal, depuis septembre 1955 : *Images*. Une revue qui veut s'intéresser et nous intéresser particulièrement au cinéma ; tentative de jeunes, audacieuse ; mais l'audace chez les jeunes n'est pas une qualité : elle est la condition d'affirmation ; et *Images* ne nous apporte pas que de l'audace : « c'est un lieu de rencontre de tous ceux qui s'intéressent au cinéma et au monde des images », une entreprise

qui mérite, par sa valeur réelle, l'encouragement de tous ceux qui le peuvent.

*No 1, septembre 1955.* — De Fernand Cadieux : *les arts industriels* : une pensée un peu obscure, mais qui se développe sur un thème important : la télévision et le cinéma sont en train d'élaborer une culture populaire canadienne authentique. Devant cette gestation : la chance sera-t-elle gâchée ?

*Sur le problème de la critique* (G. Breton) j'aurais préféré quelque chose de plus explicite, pas une recette, bien sûr, mais une formulation plus claire. *Davy Crockett* (M. Latulippe). Une opposition implicite, sans solution proposée : le truc pousse à la réflexion, mais la direction suggérée est discutable ; les dessins d'enfants (idée excellente en soi) : pourquoi prendre des gribouillages de gosses de sept ans, au lieu de dessins, plus révélateurs de dix-douze ans ?

*L'actualité de l'œuvre critique en cinéma et en TV* : ça veut dire ce que ça veut dire ! Notes intéressantes à propos du *Cinéma japonais*, par M. Doucet. Les *Images* de Guy Joussemet se réduisent à cette phrase de la fantaisie de l'auteur : « ça ne vous intéresse peut-être pas que je vous le dise... ». Quatre pages de perdues, dans un espace vital important et limité.

Intéressantes appréciations de quatre films. En somme, le premier numéro en est un de début : hésitations, recherches. Mais la présentation est impeccable, et le risque est loyal.

*No 2, décembre 1955.* — Un deuxième numéro de *Images* : Bravo ! Nous en espérons bien d'autres, car celui-ci marque une bonne amélioration. Nous comprenons que ceux qui font la revue ont besoin de ceux qui la reçoivent... et des autres. L'équipe a « essayé de faire beau avec très peu ». Faire beau : à coup sûr ! Avec très peu, je ne crois pas : car à peu près tous les textes sont d'une bonne qualité, la mise en page est somptueuse, le papier luxueux, et l'illustration nombreuse et soignée. (A moins que *très peu* signifie : les capitaux et les abonnés ?)

Un article un peu nébuleux de G. Breton : *Invention de la Nature*. Une expérience très, très intéressante (et qui devrait être continuée) au sujet *D'un public méprisé*, par R. Demers. Décidément F. Cadieux est à la fois obscur et sympathique, à la fois nuageux et réaliste, dans son *Humanisme américain*. Une analyse-type de film : *The Barefoot Contessa* : Jacques Lamoureux a réussi une étude remarquable, fouillée, clairement exprimée, et nous ne pouvons qu'appuyer ce qu'il dit d'une censure cisaillante. Mêmes appréciations positives pour les autres recensions de

films et de livres ; à propos de *Pain vivant* : une critique audacieuse, mais qui sonne juste.

En somme, le deuxième numéro de *Images* engage la revue dans un contexte d'honnêteté et de qualité qui lui ouvrira une large audition dans le public cultivé et dans le grand public. Nous le souhaitons. On peut s'abonner à 5280, rue Hutchison, Montréal : trois dollars pour six numéros.

G. R.

**Tumbull** « poète et traducteur »

*Traduttore, traditore* ! Rien, mis à part le talent et la culture de son auteur, ne peut laisser prévoir l'exactitude d'une traduction de poèmes. Surtout si l'on transpose du français à l'anglais, parce que le français est une langue d'une structure plutôt subtile, capable des plus étranges raffinements et que l'anglais, dont le code grammatical est assez réduit, résiste bien tôt à nos subtilités de latins. Aussi c'est avec une certaine appréhension, justifiée pensions-nous, que nous avons ouvert les cahiers miméographiés, distribués à quelques exemplaires seulement, des traductions anglaises d'un choix de poèmes de Saint-Denys-Garneau, Giguère, Lapointe, etc.

Crainte inutile, les textes se prêtant déjà, à cause justement de leur respect des mots et de la simplicité de leur syntaxe, à des échanges du genre. Et il y a plus. Le traducteur était poète. Lui aussi montre une préférence pour le poème concentré, court et vif, qui va de l'âme à l'âme et désire de son lecteur qu'il soit un actif collaborateur. *The Knot in the Wood* (Nœud sur bois) par exemple : 25 mots, distribués sur six bouts de ligne, d'après une architecture subtile de pauses et de silences qui réserve à la fin l'intensité dramatique prévue au début. Un poète regarde le nœud d'un arbre ; il y voit déjà la branche qui pointe, la fleur au bout. Vient le charpentier, qui y bute et maudit l'obstacle. Morale, non avouée et donc à pressentir : il est souvent de la vocation du poète de bénir ce que la foule maudit. Gael Tumbull : un nom à retenir. Ses traductions, aussi adroites que ses poèmes, sont littérales et minutieuses. Chaque mot transféré y garde sa mesure de signe et apparaît d'autant plus, d'autant mieux, devrions-nous dire, la substance ou le vide compromettant du texte original.

Une autre garantie : G. T. nous dit que ses versions ont été relues par un confrère et ami, ontarien comme lui, Jean Beaupré. Les deux sont à remercier. Et lequel de nos poètes d'avant-garde voudra maintenant nous faire connaître de la même façon, en la traduisant, la *nouvelle* poésie anglo-canadienne ?

Benoît LACROIX, O. P.

**Les disques**

L'Orchestre Philharmonica dirigé par Edwin Fisher interprète avec chaleur les Concertos Brandebourgeois no 2 et 5 de Bach. Dans le 2e Concerto, la trompette a la vivacité et le mordant voulus, tandis que dans le 5e, Fisher au piano nous fait oublier que sa partie a été composée pour le clavecin (Victor LHMV-8).

Toscanini nous livre une troisième Symphonie de Brahms toute pastorale, sans ce pathétique à la Beethoven qu'on rencontre trop souvent, hélas ! Qu'il suffise d'écouter la belle mélodie des violoncelles dans le 3e mouvement (Victor LM-1836).

La neuvième Symphonie de Schubert, que Brahms appelait « la divinement longue », est une véritable corne d'abondance par la richesse de la fraîcheur des mélodies. Schubert est le poète de la joie des petites actions de chaque jour. John Barbirolli dirige l'Orchestre Hallé (Victor LBC-1085).

L'Orchestre du Festival de Glyndebourne dirigé par Vittorio Gui interprète les Symphonies no 39 de Mozart et no 95 de Haydn. Recommandé surtout pour l'œuvre de Haydn, qui reçoit une interprétation très personnelle (Victor LHMV-II).

Columbia (ML-5067) publie un disque de ballades écossaises et irlandaises, interprétées par le fameux Père Sydney MacEwan, à la voix chaude et communicative. Œuvres peu connues, mais d'un riche terroir. Et l'on sait que le Père est considéré comme l'héritier de John MacCormack.

Rudolf Serkin vient de terminer la série des 5 Concertos pour le piano de Beethoven, avec la parution du no I (Columbia ML-4914). L'enregistrement est excellent et Serkin est à son meilleur, l'Orchestre de Philadelphie le seconde avec brio.

Westminster publie plusieurs enregistrements de valeur d'œuvres de Bach. Si la Cantate no 76 « Die Himmel Erzahlen », interprétée par des artistes de Vienne dirigés par Scherchen, nous charme dès la première audition (WL-5201), par contre les 3 motets « Jesu Meine Freude », « Komm Jesu Komm » et « Singet Demm Herrn Ein Neues Lied » révèlent toute leur beauté après quelques auditions (WL-5289). Sur 2 disques (WAL-220), L'Art de la Fugue dans la brillante orchestration de Redel pour cordes, hautbois et bassons ; l'Orchestre de Chambre Pro Arte joue avec chaleur. John Wummer et Fernando Valenti interprètent 8 sonates pour flûte et clavecin. Bach devait avoir un faible pour la flûte si on en juge par la qualité de cette musique (WAL-216).

Westminster nous présente aussi 2 disques parfaits de Mozart. Fournier interprète avec sa délicatesse coutumière les Concertos no 3 et 5 pour violon, accompagné de l'Orchestre de l'Opéra de Vienne (WL-5187). Les Quintettes no 5 et 7 atteignent à une profondeur de sentiment rarement égalée. La prise de son est splendide. Le Quatuor Amadeus et Aronowitz dans le no 5, le Quatuor Konzerthaus et Strangler dans le no 7 (WM-18036).

Un magnifique album de 3 disques (Westminster WN-3301) nous présente les 12 Concerti Grossi op. 6 de Corelli. Véritable régal de musique simple, naïve. L'Orchestre English Baroque est dirigé par Quadri. Recommandé.

G. F.

# L'esprit des livres

Jules PAQUIN, S. J. — « Morale et Médecine ». Les Editions de l'Immaculée-Conception, 1855, rue Rachel, Montréal. 23 cm. 489 pages. Prix : $4.50. Aux étudiants : $3.50.

C'est la première fois qu'un moraliste du Canada français offre à ses compatriotes un volume aussi complet sur un sujet d'importance capitale parce que d'actualité courante : *Morale et Médecine.* La présentation matérielle du volume : reliure, typographie, ordonnance des chapitres, index ne le cèdent en rien aux volumes du même genre publiés aux Etats-Unis. En France, ce serait un luxe.

Divisé en six parties : 1) Principes fondamentaux ; 2) Devoirs généraux ; 3) Respect des biens surnaturels : les sacrements ; 4) Respect des biens internes : la vie où apparaissent les problèmes suivants : avortement, opération césarienne, mutilation, stérilisation, la puissance génitale, la continence périodique, l'insémination artificielle, les traitements à réaction sexuelle, etc... ; 5) Respect des biens internes : la santé où apparaissent de judicieux conseils sur les traitements médicaux, les stupéfiants, les calmants, la physiothérapie et la psychanalyse ; 6) Respect des biens mixtes et des biens matériels : le droit à la vérité, les secrets et le secret professionnel, les honoraires des médecins, les vols, les réparations. Tout est dit avec beaucoup de simplicité et de clarté.

Au chapitre III : *Extrême-Onction,* il aurait fallu distinguer, le viatique : sacrements des mourants et l'extrême-onction : sacrement des malades en insistant sur l'effet sanitaire, selon le texte de la consécration de l'huile des infirmes et celui du rituel de ce sacrement. Le congrès liturgique de Vanves (1948) signale de « très nombreux malades » guéris après avoir reçu l'onction des malades. Important de dissiper la méfiance des fidèles envers ce sacrement (Cf. Droguet ou Croegaert). Au sujet du sacrement de pénitence (p. 155) il aurait fallu ajouter : 4) ceux qui sont en état de péché mortel sont tenus de se confesser le plus tôt. Cette ligne du petit catéchisme, s'adresse autant aux professionnels qu'au peuple. Les directives discutées et discutables au sujet du viol (p. 290), vu qu'elles sont soutenues par des grands moralistes, demeurent acceptables.

En somme, il faut reconnaître que le Père Paquin vient de nous donner un grand livre qui répond honnêtement à toutes les questions d'aujourd'hui sur tous les problèmes concernant la Médecine et la Morale.

*A. L.*

André DAGENAIS — « Dieu et Chrétienté ». Montréal, 1955. 21 cm. 156 p.

Auscultant la Laurentie, pour y percevoir des battements de vie prometteurs, M. André Dagenais écrit : « les penseurs et les hommes d'action travaillent à des synthèses défaillantes, mais consciemment ou inconsciemment nourries de conceptions chrétiennes, même pontificales » (p. 145). Enlevons d'abord tout doute : M. Dagenais travaille avec conscience et non

pas inconsciemment. Il œuvre « sous le signe de la Très Haute Trinité de Dieu » (p. 142).

Dieu étant trine, l'ordre des choses est ternaire, l'histoire est ternaire, la logique sera ternaire ou mieux comme il aime à dire triadique. Le départ est de foi. Les points d'arrivée relèvent souvent de l'espérance. Est-ce toujours l'espérance théologale ? Nous avons un intense désir de lire les deux premiers ouvrages de M. Dagenais afin d'assurer toutes les jointures qui relient dans le présent et dans l'avenir l'existence de la Trinité à l'essor indubitable de la Maison de Laurentie.

En même temps notre joie était immense de voir un penseur vivre très délibérément à l'intérieur de la Sagesse totale. Avec toute une génération d'étudiants nous avons décelé autour de 1889 les premières fissures qui se pratiquaient dans le matérialisme du XIXe siècle. Bourget publiait *Le Disciple* et Bergson son *Essai sur les données immédiates de la conscience.* Mais ici un seul univers est pensé comme vrai : celui qui à son sommet cherche à promouvoir la lumière surnaturelle dans la Royauté de Jésus. Que l'auteur en reçoive notre sincère admiration.

*Arcade Monette. O. P.*

Louis-Philippe Audet — « Le système scolaire de la Province de Québec ». Tome V : *Les écoles élémentaires dans le Bas-Canada, 1800-1836.* Les Editions de l'Erable, 88, Grande-Allée, Québec. 18 cm. XVII et 328 pages.

Poursuivant son travail de recherche à travers les archives publiques et privées, les vieux journaux et revues, les mémoires des Congrégations enseignantes et les livres des éducateurs, l'infatigable chercheur qu'est M. Audet, nous livre aujourd'hui le volume V de ses découvertes.

On y trouve la situation scolaire vers 1800, à Québec, Trois-Rivières, Montréal, le rôle des maîtres laïcs avec leurs hausses et leurs baisses, le clergé et les écoles primaires, les écoles anglaises indépendantes, etc...

La deuxième partie : La loi des écoles de Fabriques de 1824, d'où sont sorties nos écoles paroissiales. Si elle ne fut pas un succès, il faut accuser l'apathie du peuple et de ses dirigeants. En 1829 apparaît la loi des écoles de syndics qui comporte une grande amélioration et que les multiples amendements de 1830 perfectionneront.

Cette modeste recension ne veut être qu'une simple présentation de ce livre fort bien documenté et complet. Les jugements de l'auteur peuvent être discutables, mais il appartient aux spécialistes, aux éducateurs de lire attentivement ce volume afin de connaître la pierre d'où est sortie notre législation scolaire. Il faut reconnaître que ceux qui nous ont précédés, s'ils n'étaient pas des génies, n'étaient sûrement pas des aveugles.

L'auteur mérite des félicitations pour la conduite générale de cette recherche et nous souhaitons que la Providence lui permette de poursuivre ce qu'il a si bien commencé. Déjà il a droit au titre : Historien des écoles de la Province de Québec.

*A. L.*

Jean-Charles BONENFANT — « Les Institutions politiques canadiennes ». Les Presses Universitaires Laval, 1955. 18 cm. 202 pages.

Cet ouvrage qui ne veut être que l'effort d'un « honnête homme » selon les propres mots de l'auteur, dépasse son idéal par son sérieux et sa fraîcheur.

Dû à la plume d'un maître averti (avocat, bibliothécaire à l'Assemblée Législative, professeur à Laval, membre de la Société royale du Canada) le sujet est d'un grand intérêt contemporain. Il s'adresse non pas surtout aux hommes politiques — qui peuvent se permettre (ou se laisser), d'errer dans les méandres de nos diverses législations — mais à tout citoyen intéressé et intrigué par l'idée nationale et conscient de la collectivité.

Oeuvre didactique et pratique, anthologie de nos institutions politiques vues sous l'angle des exigences contemporaines, cette œuvre saura plaire à tous par son actualité et la clarté de sa présentation. Oeuvre unique, sociable et sociale, où se dégage l'esprit de nos lois.

Tel est le résultat d'une série de conférences présentées à Radio-Collège, depuis 1951, par M. Jean-Charles Bonenfant.

*J.-C. Lord, Lic. LL.*

Adrienne MAILLET — « L'Absent et autres récits ». Granger Frères, Montréal, 1955. 19 cm. 200 pages.

Ce ne sont pas tout à fait des nouvelles que nous présente ce petit livre, puisque le genre nouvelle en littérature ne se conçoit guère sans un brin d'amour romanesque. Ce sont plutôt des récits appuyés sur une intrigue assez ingénieuse qui ne fait pas tout à fait abstraction de l'amour. Trois sont empruntés directement aux mystères de la foi chrétienne, les trois autres à la vie contemporaine profondément pénétré toutefois de sentiment religieux.

Fidèle à son genre qu'elle a presque créé, Mlle Maillet révèle une âme extrêmement élevée. Je me rappelle avoir déjà écrit que le mal ne pouvait s'insinuer dans ses conceptions littéraires. Cela surprend un peu au début, mais nous ne tardons pas à constater que nous éprouvons à la lecture de ses ouvrages le plus salutaire apaisement.

*A. Saint-Pierre, O. P.*

Charlemagne BOURCIER, O. D. — « Malgré tout... tant aimée ». Edité à Montréal. 20.5 cm. 302 pages. En vente chez l'auteur : 1735, rue Saint-Denis, Montréal. $2.00 l'exemplaire, plus les frais de port.

L'auteur de ce volume a suivi une mode établie depuis quelques années, chez les écrivains, en donnant à son livre un titre mystérieux. Et ici celle qui est *tant aimée* c'est la maladie, et plus précisément la tuberculose. C'est un genre d'ouvrage plutôt rare dans notre littérature. Dans ce volume de 302 pages, l'auteur nous décrit la vie au sanatorium, où après cinq ans de

fidélité à la cure, il est sorti guéri. C'est un livre qui sera très utile à tous les malades, car il est une leçon magnifique de courage et d'espérance. Ce n'est pas avec des romans d'amour, ni avec des romans policiers, ni avec les aventures de Tarzan, qu'on peut procurer à des malades, ce qui leur est le plus nécessaire, *i. e.* le courage ; mais c'est avec des livres du genre de celui que vient d'écrire M. C. Bourcier.

Les puristes en littérature trouveront certainement des faiblesses de style ; mais il faut se placer dans l'ambiance où l'auteur a écrit ce volume pour comprendre son langage. On dit souvent aux malades hospitalisés dans les sanas : lisez, lisez. M. Bourcier a fait encore mieux que lire, il a écrit. Je dirai à tous les malades qui en sont capables : suivez le bel exemple de cet écrivain dynamique.

*M.-V. Masson, O. P.*

Th. Chary — « Les Prophètes et le culte à partir de l'exil ». Bibliothèque de Théologie. Série III : Théologie biblique. Desclée & Cie, Tournai, Belgique. 23 cm. 312 pages.

Ce livre étudie le culte dans ses éléments constitutifs et son évolution depuis l'exil jusqu'à l'aube du Nouveau Testament. L'analyse suit à la trace les prophètes exiliens et post-exiliens, en commençant par le prestigieux Ezéchiel dont la figure domine de haut toute l'histoire cultuelle postérieure. Se continuant par le 2e et le 3e Isaïe, puis par les prophètes de la restauration : Aggée, Zacharie, elle essaie de scruter les périodes plus obscures où travaillent Malachie, Joël et l'équipe de prophètes qui nous ont laissé Zacharie, 9-14 ; enfin elle s'achève sur l'œuvre de Daniel, qui reflète au mieux la pratique et la théologie cultuelle du dernier siècle avant Jésus-Christ.

Cette étude rendra service non seulement au théologien de l'Ancien Testament, mais aussi à tous les lecteurs des prophètes, par l'exposé des problèmes exégétiques que pose chacun d'eux et par les solutions proposées.

« La lecture que je viens de terminer me donne l'impression d'une œuvre de haute tenue, qui pourrait faire honneur à un maître chevronné, et que j'estime extrêmement remarquable comme production initiale. Erudition, puissance de travail, méthode scientifique, pénétration du jugement sont dignes de tout éloge. Le courage que vous avez eu d'aborder un sujet d'une telle envergure, qui vous fait affronter les plus graves problèmes bibliques, fait mon admiration et je vous félicite chaleureusement de la réussite obtenue... »

*L. H. Vincent*
*(Ecole Biblique de Jérusalem)*

Henri Marrou — « Saint Augustin et l'augustinisme ». Avec la collaboration de A.-M. La Bonnardière (« Maîtres Spirituels »). Aux Editions du Seuil, 1955. 191 pages. Illustrations.

Petit livre aimable sur un sujet toujours « moderne » rédigé par un écrivain de premier ordre. M. Marrou met au service du grand public le résumé de vingt ans d'augustinisme. Au lieu d'un gros livre qu'il serait seul

à avoir lu, il nous présente une biographie vivante au possible, doublée de textes choisis et suivie d'une étude de l'augustinisme à travers l'histoire. Les principales références sont là. L'orientation bibliographique est donnée, à la fin, et les doutes sont avoués. En somme, un modèle de haute vulgarisation. Il est donc possible à la sciencc historique la plus exigeante de s'adapter sans se trahir.

*Benoît Lacroix, O. P.*

Nicolas BERDIAEV — « Le sens de la création ». *Un essai de justification de l'homme.* Traduit du russe par Mme Julien Cain. Préface de Stanislas Fumet. Les Editions Desclée De Brouwer, Bruges, Belgique. 19 cm. 470 pages.

« Berdiaev n'était pas catholique ou plutôt, je le répète, il n'était pas un catholique, et il n'eut jamais souci de le paraître. Alors pourquoi, demande-t-on, les catholiques s'intéressent-ils à lui ? C'est bien simple. L'esprit de Berdiaev qui est la noblesse même se fraie des passages qui font étinceler des splendeurs où nous nous étions habitués à ne rien voir. Et son cœur est si droit que, à travers des propositions inacceptables pour des catholiques, il apporte à celui-ci mille raisons de se renouveler dans la foi », écrit le préfacier.

Ce qu'il y a de plus humain dans l'homme, dit Berdiaev, ce n'est pas l'homme. C'est le sens de l'acte créateur qui nous l'apprend et du même coup, porte l'homme à se chercher au-dessus de lui-même. Si ce n'est pas en Dieu que tu te cherches, tu ne te trouveras pas. Dieu est humain, mais l'homme est inhumain.

Après avoir lu attentivement la solide préface de M. Stanislas Fumet qui nous signale les déficiences de l'œuvre, tous les penseurs catholiques trouveront dans ce livre le vent du grand large, l'élan de l'esprit et les profondeurs ignorées de l'être humain.

*A. L.*

Paul ROSTENNE — « La barbarie des élites ». Desclée & Cie, Tournai, Belgique. 18 cm. 272 pages.

« A l'heure actuelle, la guerre totale et la dictature économique sont les deux signes les plus clairs de la décadence de notre civilisation, consécutive à la barbarie de ses élites... Et c'est ici que l'Eglise catholique, et elle seule, a son mot à dire, parce qu'elle est la seule Eglise chrétienne qui, *en tant qu'Eglise,* n'ait trahi ni la vérité religieuse, ni la vérité civilisatrice... C'est grâce à elle que, dès à présent, l'avenir existe déjà réellement, comme en germe, dans ces âmes, quelque rares et inconnues qu'elles soient, qui, par leur fidélité à la vie religieuse, vivent la vérité civilisatrice » (p. 268). « La liberté appelle avec elle, au cœur de l'histoire, la prière qui l'exorcise » (p. 272).

Avons-nous raison d'être fiers de notre civilisation ? Surtout du déséquilibre qu'elle a introduit dans notre siècle ?

*A. L.*

Jean Daniélou, S. J. — « Sainteté et action temporelle ». Desclée & Cie, Tournai, Belgique. 18 cm. 62 pages.

Dans la collection *Le monde et la foi,* ce petit livre fait bonne figure. Il pose le problème de la foi en regard des préoccupations de l'homme d'aujourd'hui. Quatre chapitres : 1) Sainteté des laïcs, 2) Amour de Dieu et amour des hommes, 3) Obéissance à Dieu, 4) Eglise et liberté chrétienne disent bien haut la qualité des saints que notre monde attend. Un livre qui invite à la réflexion, bien plus, à un dur examen de conscience.

*A. L.*

Henri de Monfreid — « Wahanga ». Grasset. 19 cm. 213 pages.

Grand voyageur devant l'Eternel, chevalier de l'aventure et écrivain au talent depuis longtemps consacré, Henri de Monfreid sait comme personne manier le merveilleux avec la réalité. Dans ce récit, l'auteur nous entraîne au pays des Mau-Mau et des Miam-Miam, ces noirs du Kenya en lutte farouche ouverte avec les sujets de sa Majesté britannique, et nous conte avec un entrain endiablé les aventures de Wahanga et de son amie, jeune orang-outang, qu'il a apprivoisée. Un bien joli livre d'aventure qui captivera petits et grands.

*Robert Brassy*

Pierre Andrieu — « Grandeurs et misères des prêtres-ouvriers ». Editions Amiot-Dumont, 44, Champs-Elysées, Paris. 19 cm. 268 pages.

Le volume que vient d'écrire M. Pierre Andrieu est un document important en ce qui concerne les prêtres-ouvriers de France. On sent tout au long des développements, la sincérité, l'honnêteté et le souci d'objectivité. L'auteur retrace le chemin parcouru par les apôtres du monde ouvrier déchristianisé de la France et nous fait partager leurs soucis et leurs angoisses. Il met le doigt sur leurs erreurs de tactique, déviation sacerdotale, sans jamais les écraser à la manière des pharisiens.

Cependant bien que l'auteur nourrisse une grande sympathie pour les prêtres-ouvriers, il ne se laisse pas aveugler quand il porte un jugement sur les faits.

Quand ce livre me tomba sous la main, je n'avais l'intention de le parcourir qu'en diagonale, mais ma curiosité fut captivée dès les premières pages et je me laissai entraîner jusqu'à la fin, sans omettre une seule ligne.

Le seul reproche que je pourrais adresser à M. Pierre Andrieu, c'est d'abuser des « incidentes », ce qui contribue à alourdir son style ; mais en dépit de cela, l'œuvre se lit avec grand intérêt, car chaque page éclaire l'esprit sur le problème en cause.

*Robert-M. Piuze, O. P.*

Bela Just — « Le portefaix de Dieu ». Roman traduit en français par Louis Gabriel. Maison Mame, Tours, France. 20 cm. 296 pages.

Ce roman, comme tous ceux qui mettent en lumière le mystère d'un prêtre qui se fait manœuvrier, remplit le lecteur d'une émotion intense.

L'on sent à travers les pages de cette œuvre le Christ qui, dans son prêtre, s'identifie à la classe sociale qui ploie sous le fardeau du labeur manuel.

Ce livre, plus que les autres essais du genre, nous plonge dans une atmosphère surnaturelle et nous fait entrevoir les mystérieuses démarches du Dieu d'amour pour rejoindre telle âme et la ramener à Lui.

*Robert-M. Piuze, O. P.*

« St. Maximus the Confessor : The Ascetic Life. The Four Centuries on Charity ». Translated and annotated by P. Sherwood, O. S. B., S. T. D. Westminster, Maryland, The Newman Press, 1955, 284 p.

Saint Maxime le Confesseur (ca. 580-662) à qui le Père I.-H. Dalmais, O. P. consacre depuis 1952 plusieurs articles (v. g. *Irenkkon*, 26 (1953) 17-39) est une figure mystique des plus pittoresques de l'Orient chrétien. Ses *Centuries sur la charité* (v. traduction française de *Sources Chrétiennes*, 9), formées de 400 numéros, courts, substantiels, comme des *Pensées*, annoncent déjà les procédés sentencieux de l'*Imitation de J.-C.* La traduction du P. Sherwood, d'après Migne, 90, est précédée dans ce 21e volume de *Ancient Christian Writers* par une introduction de 100 pages et garantie par 53 pages de notes.

*Benoît Lacroix, O. P.*

Ernest Huant — « Le Credo de Jean Rostand : réponses et critiques ». Collection Le Monde et la Foi. Editions Desclée et Cie, Tournai, 1955. 18 cm. 102 pages.

C'est étrangement s'illusionner que de penser que Bergson et d'autres ont porté le coup décisif au matérialisme scientifico-philosophique : le récent « Credo » biologique de Jean Rostand (qui serait plutôt un « credo non... ») vient nous le rappeler. Il faut reconnaître à J. Rostand une compétence biologique certaine, mais nous aimerions retrouver dans ses expériences philosophiques (et même davantage puisqu'il s'agit d'un credo...) la nette impartialité, l'objectivité méthodique, l'ouverture d'esprit qu'il ne doit pas manquer d'avoir dans ses expériences biologiques.

Dans ce Credo, la pensée du biologiste-essayiste oscille entre la *croyance* et la *certitude*, rompant l'équilibre d'un côté ou de l'autre selon ce que l'auteur veut nous dire et nous imposer. On ne peut sincèrement et honnêtement avaler de telles propositions, et c'est à penser que J. Rostand, comme beaucoup trop d'autres, se sent obligé de balancer par-dessus bord sa pré-

sumée attitude impartiale et scientifique quand il débouche dans la philosophie.

E. Huant, un authentique biologiste, qui, lui, évite consciencieusement les erreurs de la pensée de son illustre confrère, nous sert, avec une application scientifique compétente et solide, des *réponses et critiques* au *credo* matérialiste de J. Rostand. Sa pensée tombe d'aplomb, avec pricision et efficacité : il suffit de n'être pas aveuglé pour voir de quel côté se trouve la vérité...

*Guy Robert*

Camille LESSARD — « Le Pèlerinage de la Grande Misère ». Editions Fides, Montréal, 1955. 20.5 cm. 264 pages.

Les atrocités de la dernière guerre européenne en s'éloignant dans les ans s'estompent aussi dans les mémoires : du moins dans celles qui n'ont pas été marquées à jamais du fer rouge de la barbarie des camps de concentration... Car pour eux, c'est un cauchemar qui fut beaucoup trop réaliste et brutal pour qu'ils puissent jamais se défaire de son spectre : les marques qu'ils portent sur leur corps ne sont pas aussi profondes que les atroces labours qui ont déchiré leur âme.

C'est un témoignage, vif, que ce livre. L'expérience douloureuse d'un canadien : circonstance qui nous intéresse certes particulièrement, mais qui ne camoufle pas l'homme qu'est et qu'essayait de demeurer par des luttes surhumaines ce prêtre canadien. C'est l'évacuation des pas, la fuite des hommes soupçonneux et traqués, à travers des essais de poésie et des tentatives de blagues. Enfin la nuit se fond dans ce nouveau jour qui se lève : en plein soleil, le prisonnier retrouve ce qu'on appelle la vie libre, le droit de respirer : il était redevenu, lui aussi, « prisonnier de sa liberté », après avoir été prisonnier d'un esclavage...

*Guy Robert*

Ch. D. BOULOGNE, O. P. — « Le Dieu fraternel ». Coll. La Vie Intérieure, Aubier, Paris, 1955. 18.5 cm. 173 pages.

« Le Dieu qu'en Jésus cachait l'homme... le Dieu que l'homme en Jésus révélait » nous apparaît d'abord « semblable à nous sauf le péché ». Puis nous découvrons « ce qui en Jésus nous rend Dieu plus proche » à travers le pouvoir de Marie sur son Fils dans la vie de Nazareth et par le moyen de cette sublime prière que notre Grand Frère nous a laissée en héritage, avec notre Rédemption. Enfin, nous apprenons « ce que son humanité permet au Fils de Dieu de nous dire » : la signification de la tentation, le sens de la parabole de la brebis perdue, le pardon chrétien, « assainissement du cœur humain ».

Dans une langue claire, amicale, vivante, l'auteur converse fraternellement avec nous de ces quelques aspects de la vie du Christ, de son message sublime. Le Christ nous apparaît réellement dans cet intéressant livre comme un « Dieu fraternel », et « l'Homme-Dieu », sans rien perdre de son mystère, nous devient plus chaleureusement fraternel » (p. 40).

*Guy Robert*

En collaboration — « La Messe. Les chrétiens autour de l'autel ». Collection *Présence chrétienne.* Desclée De Brouwer, Bruges, Belgique. 19 cm. 220 pages. 12 hors-texte.

Voici un livre sur la Messe qui, sur plus d'un point, ne ressemble pas à ceux qui dans le passé ont traité le même sujet. Tout d'abord, il n'est pas écrit par un seul auteur, mais par les prêtres d'une paroisse d'un type nouveau. On y trouvera non seulement une explication de l'acte fondamental de la vie chrétienne, mais on verra comment il est vécu par les fidèles d'une communauté.

La mission, confiée en 1948 par le Cardinal Suhard à la paroisse de Saint-Séverin, s'inscrit dans le renouveau catholique d'aujourd'hui, renouveau qui représente la réponse de l'Eglise aux questions nouvelles que pose la civilisation industrielle du XXe siècle.

En accomplissant cette mission, Saint-Séverin est devenu, depuis sept ans, l'une des grandes paroisses missionnaires de Paris. Ses prêtres, en rédigeant ce livre, ont tenu à montrer comment l'effort liturgique et biblique actuel vient enrichir la prière de la communauté ecclésiale. Fidèle à la tradition, ouvert sur le monde, le chrétien vient nourrir sa foi au repas sacrificiel de l'Eucharistie afin de mieux réaliser cette unité de vie qu'il éprouve comme une exigence impérieuse.

Jean-Pierre Schaller — « Secours de la grâce et secours de la médecine ». Desclée De Brouwer, Bruges, Belgique. 19 cm. 384 pages.

Dans la collection *Présence chrétienne,* ce livre de grande actualité occupe une place de choix. Il expose le problème si complexe du corps et de l'âme dans le composé humain et signale les secours réciproques que le prêtre et le médecin peuvent se rendre.

Le pénitent tourmenté et inquiet, demande des secours au confesseur, mais le médecin, découvrant un remords qui deviendrait pathologique, veillera à y remédier. Le confirmé reçoit les dons du Saint-Esprit, en particulier celui de force, mais l'endocrinologie apprendra aux fidèles qu'il existe aussi une thérapeutique des péchés capitaux. Un jeune homme se prépare au sacerdoce, mais le médecin saura conseiller si le sujet est apte à recevoir cette grâce, etc.

La quatrième partie : *Secours de la prière,* mérite une attention spéciale. Dans la *Conclusion,* l'auteur écrit : « Cette étude souhaite avoir révélé qu'on ne saurait à la légère porter un jugement trop hâtif devant tel ou tel événement, devant n'importe quel coupable... Il vaut mieux lui dire le mot déjà cité de saint Thomas : On ne se confie jamais trop au secours divin, ou de Fénelon : il faut désespérer de notre cœur et n'espérer qu'en Dieu ».

Une généreuse bibliographie de 25 pages et une bonne table des matières terminent ce volume très pratique et très prudent.

*A. L.*

XXX. — « Prières pour le peuple de Dieu ». Casterman, Tournai, Belgique. 17 cm. 308 pages.

**En réaction contre les *formulaires* usés, l'auteur propose la prière de l'Eglise telle qu'elle s'est fixée dans la liturgie. Elle suit le cours de l'année liturgique avec des arrêts à certaines fêtes d'importance. Ordonnée au dialogue, la prière devient sociale. Le chef de famille ou de l'assemblée entonne un ou plusieurs versets et l'assistance continue...**

**Excellent livre pour prier avec et selon l'Eglise.**

En collaboration — « Courtes prières pour le chrétien dans le siècle », Desclée De Brouwer, Bruges, Belgique. 16 cm. 372 pages.

**Six cents prières choisies et présentées par les Moines de la Pierre-qui-vire et qui répondent à cette demande de tous les vrais chrétiens : Seigneur, apprenez-nous à prier. Format de poche, ordre analytique, reliure toile verte, rendent déjà attrayantes ces prières de choix.**

***A. L.***

En collaboration — « Convertis du XXe siècle ». Vol. III. Collection dirigée par F. Lelotte, S. J. Editions Casterman, Tournai, Belgique. 18 cm. 246 pages.

**Dans ce troisième volume des « Convertis du XXe siècle », on rencontre H. Bergson, G. Marcel, Sigrid Undset, Daniel-Rops, Gustave Cohen, Mgr Benson, pour ne citer que les plus connus des quinze qui apparaissent. Les deux précédents volumes nous en avaient présenté trente, illustres ou méconnus.**

**Ces biographies fort bien faites, objectives et sobres, sont éminemment bienfaisantes pour l'homme démoralisé, abattu et désorienté après les tragiques ravages de la guerre totale. Elles font réfléchir et montrent une route qui ne trompe pas, conduit à une fin, la vraie, terme ensoleillé de l'existence, malgré les heurts, les défaillances, les désillusions, les chaos de la vie où passe tout homme.**

**La parole de Newman, citée dans la *Présentation,* prend tout son sens aujourd'hui. « J'ai toujours répété que nous n'avons de choix qu'entre deux routes : celle qui mène à Rome ou celle qui conduit à l'athéisme ». Les *Convertis du XXe siècle* mènent à Rome, c'est-à-dire à Dieu par son Eglise.**

***A. L.***

Maria WINOWSKA — « Malgré toi, Satan ! » (Vie de Marie-Thérèse Noblet). Bibliothèque Ecclesia-Fayard, Paris. 19 cm. 253 pages.

**Entre tous les êtres profondément pieux, un lien existe, nous semble-t-il : le drame qui précise leur personnalité. Par delà les âges et les tempéraments, ils se rencontrent en ce lieu où se situent les profondeurs de l'âme, entre les clairs-obscurs du cœur épris de Dieu et les clairières de la cons-**

cience chrétienne. Mais tous sont marqués par le même signe de grandeur et de noblesse qui caractérise la sainteté. Marie-Thérèse Noblet n'était encore qu'une petite fille gravement malade et impotente lorsque Notre-Dame de Lourdes lui accorde la santé par un miracle spectaculaire officiellement reconnu par l'Eglise. C'est cette grâce du ciel comme toute une série d'interventions divines qui décident de la vocation irrésistible de Marie-Thérèse, comme religieuse missionnaire en Papouasie. Madame Maria Winowska consacre à cette humble fille de Dieu, des pages d'un livre frémissant d'une pieuse admiration.

*Robert Brassy*

A. DAUPHIN-MEUNIER — « L'Eglise en face du capitalisme ». Bibliothèque Ecclesia-Fayard. 20 cm. 190 pages.

En tant que chrétiens, nous avons toujours considéré le capitalisme proprement dit comme une sorte de religion de l'argent dont le dogme essentiel est que le royaume de César qui ignore charité et amour doit toujours l'emporter sur le royaume de Dieu. M. Achille Dauphin-Meunier, professeur à l'Institut Catholique de Paris, s'est efforcé de faire le point sur cet important problème et de préciser la position exacte de l'Eglise vis-à-vis du régime capitaliste.

L'auteur rappelle que si l'Eglise a d'abord favorisé le premier essor de la finance internationale, elle ne s'en est pas moins vue contrainte par la suite de mettre en garde ses fidèles contre le despotisme de l'argent inspirée en cela par le souci des libertés essentielles et des fins dernières de l'homme. Une analyse lucide du problème des relations entre le spirituel et le temporel dans le monde contemporain.

*Robert Brassy*

R. P. GABRIEL-DE-SAINTE-MARIE-MADELEINE — « Visions et vie mystique ». Lethielleux, Paris, 1955. 20 cm. 124 pages.

Ce livre aborde, d'une façon à la fois objective, prudente, nuancée, psychologique, l'épineux problème de ces phénomènes mystérieux que sont les visions et les révélations.

A la lumière des écrits des grands mystiques qui s'y connaissaient, comme saint Jean de la Croix, en s'aidant de la tradition de l'Eglise et des récentes conclusions des sciences psychologiques, l'auteur montre que ces phénomènes sont exceptionnels et qu'il ne faut pas y prêter trop d'attention : mieux vaut prendre le chemin ordinaire des vertus...

*G. R.*

Revue mensuelle publiée à Saint-Hyacinthe, P. Q.

ABONNEMENTS : CANADA : $5.00 ; ÉTRANGER : $5.50
AVEC LE « ROSAIRE » : 50 SOUS EN PLUS ; LE NUMÉRO : $0.50 ;
ABONNEMENT DE SOUTIEN : $10.00
DIRECTION : MAISON MONTMORENCY, COURVILLE (QUÉBEC), P. Q.
ADMINISTRATION : 5375, AV. NOTRE-DAME DE GRÂCE, MONTRÉAL-28
« Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa »